

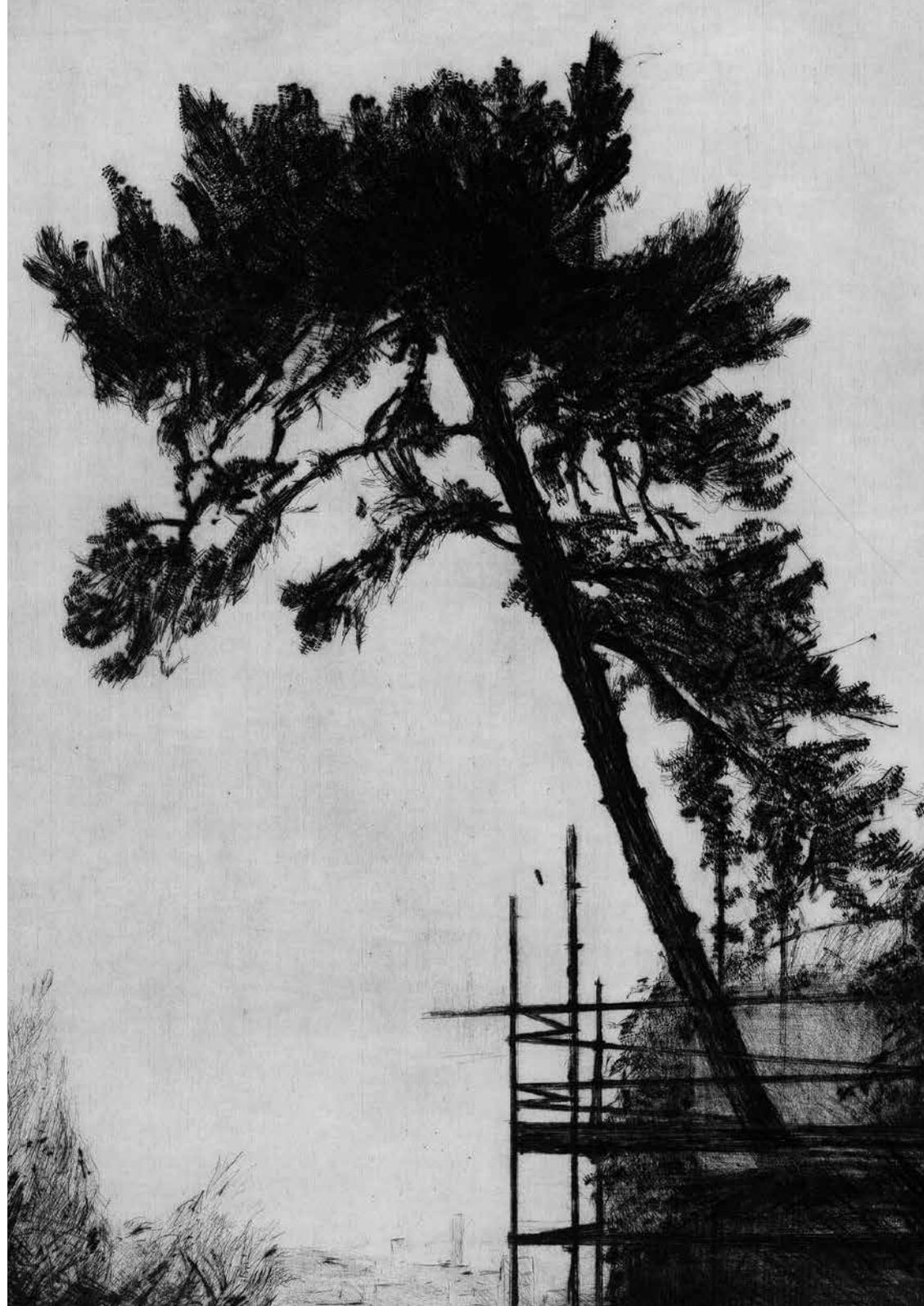
# margelles

numéro seize

hiver 2023

**Serge Airoldi**  
**Nicole Bouharmont**  
**Jean-Paul Michel**  
**Clémentine Brandibas**  
**Catherine Keun**  
**Adèle Nègre**  
**Julie Buisson**  
**Philippe Agostini**  
**Stéphanie Paulus**  
**Isabelle Sancy**  
**Frédéric Netter**  
**Olivier Barbarant**





## Éditorial

Routes, chemins, sentiers, raidillons, traverses, passages et contre-allées... Toutes voies qui cheminent d'un point à un autre et que le doigt suit sur une carte pour vérifier une destination, parcourant villes, villages, hameaux et lieux-dits – où ce que la voix synthétique de la copilote du GPS égrène tout au long du trajet : « au prochain carrefour prenez la deuxième sortie sur D 666 et continuer tout droit sur 7 km... » – Circuler par obligation ou par nécessité, voyager par curiosité ou pour le dépaysement – « ne devrait-on pas faire accomplir un grand voyage en avion aux jeunes gens ayant terminé leurs études ? » écrivait malicieusement Henri Matisse en regard de son collage intitulé *Icare* dans l'album *Jazz* – ou préférer le voyage immobile, choisi ou imposé, comme dans l'ouvrage de Xavier de Maistre. Voyager dans le temps, à rebours, revisitant les contes et les mythes ou puisant dans ses souvenirs pour appréhender le temps présent, notant attentivement les moindres détails des choses qui nous entourent, confrontant les signes visibles ou débusquant au fil des écritures les replis singuliers du langage.

Le pilotage de ce présent numéro de *margelles* a été confié à Isabelle Sancy. Contrairement aux précédents numéros, la quasi-totalité des contributions sont celles d'auteurs ou de plasticiens dont elle connaît le travail, avec qui elle entretient des correspondances ou qu'elle a personnellement rencontrés. Par contre, et c'est toute la surprise que réserve l'élaboration d'une revue, il s'est avéré, au fur et à mesure de la réception des différentes participations, que se dessinait une ligne directrice ou une piste jalonnée de stations suggérant, d'une façon ou d'une autre, des motifs de voyages, réels ou rêvés. Mais au fond, comme disait un grand peintre : « Si l'on sait exactement ce qu'on va faire, à quoi bon le faire ? ».

P.A.

## Sommaire

En miroir / Nicole Bouharmont & Octavio Paz	p. 6 - 7
Jean-Paul Michel / Pages retrouvées d'un cahier d'Ithaque	p. 8 - 15
Adèle Nègre / Quel printemps	p. 16 - 21
Catherine Keun / Beauté singulière	p. 22 - 31
Serge Airoidi / Nove Racconti Nuovi (Neuf Malices Neuves)	p. 32 - 39
Stéphanie Paulus / Voir à travers	p. 40 - 53
Philippe Agostini / Fragments d'une exposition	p. 54 - 67
Isabelle Sancy / Le petit voyage aux pommes	p. 68 - 75
Clémentine Brandibas / Abysses	p. 76 - 93
Propos liminaire d'Isabelle Sancy	p. 79
Adèle Nègre / Lignées	p. 94 - 101
Olivier Barbarant / Lambeaux d'un Llanto	p. 102 - 111
Catherine Keun / Un pied après l'autre	p. 112 - 119
Julie Buisson / La baignoire	p. 120 - 127
Frédéric Netter / L'entonnoir, galurin biscornu	p. 128 - 141
En miroir (2) / Nicole Bouharmont & Octavio Paz	p. 142 - 143
Tribune / Tenir salon, y tenir !	p. 144 - 145
Les auteurs	p. 146 - 147
Commandes et Abonnements	p. 148 - 149

## Crédits Photographiques

Nicole Bouharmont (Association Malbodium Museum) : 1<sup>ère</sup> de couverture, p. 3  
Clémentine Brandibas : p. 76 à 78, p. 80 à 93  
Isabelle Sancy : p. 4-5, 6-7, 32-33, 142-143, 146-147, 148, 4<sup>ème</sup> de couverture  
Catherine Keun : p. 22 à 31, p. 112 à 119  
Adèle Nègre : p. 94-95, 120-121, 127  
Stéphanie Paulus : p. 40 à 53  
P.A. : p. 8-9, 16-17, 20, 54-55, 62, 68-69, 102-103  
Frédéric Netter : p. 128 à 141

Coordination de la revue *margelles* n°16 : Isabelle Sancy  
Conception graphique Philippe Agostini  
Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, Mon édition, (Nîmes)



*Derrière ma fenêtre, à quelques trois cent mètres, la forme vert sombre d'un bouquet d'arbres, montagne de feuilles et de branches qui chancellent et menacent de s'effondrer. Une foule de hêtres, bouleaux, trembles et frênes, tous ramassés sur une petite butte, leurs cimes confondues en une même masse liquide, échiné de mer convulsée.*

Octavio Paz, *Le singe grammairien*, 1972



*Jean-Paul Michel / Pages retrouvées d'un cahier d'Ithaque*

**Intermède à trois voix :**  
**Le Chœur / Adolescent jadis / Revenant dessillé.**

[Pages retrouvées d'un cahier d'Ithaque, 1996]

[...]

**Le Chœur :** Nous avons besoin d'une confiance nouvelle en des arts. Ceci doit être entendu au sens fort : ils sont *tout* ce que nous sommes.

**Adolescent jadis :** Pussions-nous n'en avoir jamais fini de ces « innocences » ! La vérité, la Loi même ont toujours procédé des puissances du poème ! - Ce vieux savoir est hélas oublié.

**Adolescent jadis :** Ces « naïvetés » avaient une profondeur. Une portée ! - Et quelle confiance, dans cette audace !

**Revenant dessillé :** Tu ressembles à cet homme ivre qui parle seul et dont on pourrait craindre qu'il ait perdu la raison. Il passe sous ma fenêtre, riant et parlant à voix haute. Je l'observe. Il s'apprête à gravir les pentes de la montagne, les yeux fixes, les poings serrés, absent à toute chose du dehors. Il n'a pas même perçu que, depuis ce balcon de fer, dans la nuit, dans son dos, je le vois et l'entends.

**Le Chœur :** Spectacle prémonitoire. – Et comme un avertissement des Puissances qui gouvernent ces montagnes de pierre.

**Le Chœur :** Toute vie y est assise.

**Le Chœur :** Tenter de régler la folie des hommes est une tâche sans possible fin.

**Adolescent jadis :** Tant d'illusions de connaître ! Elles se bousculent sur le moindre écran, de la plus riche à la plus pauvre maison !

**Le Chœur :** Il y a un âge pour l'illusion. Il y a un âge pour la rencontre du *fait* de ce qui est.

**Adolescent, jadis :** Vertige sur vertige !  
 Ce qu'il en est de ce qui est ?  
 - Vertige sur vertige !

**Adolescent, jadis :** Demande des détails ! Interroge celui qui vient ! Écoute ! Tends l'oreille !

Offense ton orgueil ! Vois s'il résiste !

**Revenant, dessillé :** Les illusions les plus séduisantes se paient un jour d'une cruelle ironie.

**Revenant, dessillé :** Comment pourrais-tu échapper à leurs épines ?

[*Il rit :*]

Mais peut-être t'aura-t-il été donné déjà de connaître combien brûlent les sels de la défaite ?

Non pas dans des rêves, orgueilleux bambin, mais dans plusieurs circonstances de l'expérience et de l'action ?

[*Le Chœur se moque gentiment de la naïveté d'Adolescent Jadis.*]

[*Musique*]

**Le Chœur** : Tu es prêt, dis-tu, à subir l'examen ?

**Le Chœur** : L'interrogation des Docteurs ?

**Le Chœur** : Les moqueries des témoins ?

**Le Chœur** : Les injures des oisifs dont tu troubles le demi-sommeil ?

**Adolescent jadis** : Je me suis préparé à ce rendez-vous de longue date.

**Adolescent jadis** : Quittant un poète vénéré, j'ai fait, le cœur gonflé de reconnaissance, le serment de commencer, à son exemple, où les autres se seraient arrêtés. Il y a de cela trois décennies tout juste. J'avais 17 ans.

**Revenant dessillé** : Tu t'es nourri des livres les moins accommodants, dis-tu. Sans n'avoir jamais senti devoir te détourner de ta promesse, dis-tu.

**Revenant dessillé** : La violence en était si forte, dis-tu, qu'il fallut t'y reprendre à plusieurs fois, dis-tu.

**Revenant dessillé** : « *Titubant sur le radeau de [t]a page* », si j'ai bien lu.

À moins que ce fut, avec par trop d'emphase, peut-être, dans ces vertiges : comme « *un boxeur sous les coups* » ?

[Musique]

**Le Chœur** : Tu es prêt, dis-tu ?

**Le Chœur** : Auras-tu le front d'oser répondre ?

**Le Chœur** : Le verdict, le donneront les Puissances de ces îles de pierre. Sache bien quelle résistance de pierre elles opposeront à tes rodomontades, Adolescent Jadis !

**Le Chœur** : Chacun verra à trois mesures à quoi s'en tenir, orgueilleux bambin, touchant ta prétention de répondre à la roche nue ! Sache qu'à ton âge, Adolescent Jadis, la plupart ont déjà renoncé depuis longtemps !

Parle !

**Adolescent jadis** : Aucun autre ciel réel ne nous donnera davantage que ce qu'à foison nous avons reçu. Comment l'ignorer ? L'Univers est peuplé de tempêtes glaciales, de boucles de feu à l'infini ! Rien ne pourra plus donner à nos signes un sens dont nous ne soyons entièrement comptables. Dont nous n'ayons à répondre par nos seules forces. À quel point hors de proportion au regard de l'énormité de ce qui nous aura été donné ! Pourtant au nombre de nos ressources, laquelle pourrait-elle bien avoir plus grands pouvoirs, à-propos, touchante justesse qu'un chant ?

**Adolescent jadis** : Je ne vois pas d'autre possible réponse à l'énormité de ce qui aura été le lot des Fils du soleil ! Et quel orgueil, chez les Mortels, que de tenter de lui donner contrepartie dans la crainte !

**Le Chœur** : Pour un Mortel, relever ce défi paraît folie.

**Revenant dessillé :** Si, dans des âges anciens, par éclair, cela put être connu d'un petit nombre, cet abandon des hommes à leurs seules forces est devenu aujourd'hui une vérité d'évidence aux yeux de tous. Une banalité.

**Le Chœur :** Nous devons endurer cette vérité, reconnue notre lot fatal, vivre avec elle pour toute la suite des temps.

**Adolescent jadis :** Qu'au moins ce soit sans jérémiades !

**Adolescent jadis :** Pussions-nous, une fois, rendre à ce qui est les sobres voies de vérité qu'il réclame !

**Adolescent jadis :** Dire ce qui est.

**Adolescent jadis :** « Ne pas faire petit ce qui est grand, grand ce qui est petit » ont dit nos Maîtres les plus dignes d'attention. Connaître toute chose dans sa dignité. Sans autre possible garantie que la probité de nos signes.

**Revenant dessillé :** Tes paroles ne pourront valoir que du désintéressement du pari qui les porte. De sa Justice. À cette condition, peut-être, pourrions-nous fonder une autre fois.

[...]

**Adolescent jadis :** La folie non plus n'est pas sans réclamations. Elle aussi doit être reconnue la folie qu'elle est. Son vertige, un vertige aussi, appelés l'une et l'autre par leurs noms sans trembler.

**[Entre le Fou, en habit rouge,  
faisant sonner son bonnet de tous ses grelots]**

**Revenant dessillé :** Quand tu crois donner voix à des vérités qui doivent aller au fait droit, prends garde à n'être pas pareil à ce fou en loques marchant seul dans la montagne. Dans sa bouche se bousculent au matin des rires venus de l'autre côté, mêlés à tellement de folies scandées toute la nuit par le pas des rimeurs ! Prends garde à n'être pas seulement ce danseur épuisé rentrant seul claudiquant dans le petit jour avec seulement à la bouche le refrain d'une rengaine entendue à la radio !

**Le Chœur :** Nous attendons ta réponse, orgueilleux bambin !

**Adolescent jadis :** Il n'est plus possible de différer.

**Revenant dessillé :** Bouche tes oreilles aux cris des disputes, des rancunes, des visées basses, Elles abaissent toute chose qui est. Défie-toi des conseils de vilaine venue, des « avis » intéressés, des phrases creuses. Va à toi-même.

**Adolescent jadis :** Notre devoir est d'oser. Mais aurons-nous la force d'une forme qui tienne ?

**Revenant dessillé :** C'est maintenant, ou jamais.

(Ithaque, 1er août 1996, vers 8 H du matin)



Adèle Nègre / Quel printemps

Tout fleurit  
voudrais-je m'en tenir à ça

comme à une longue phrase prolifique (mais sans prophétie)  
jamais comme l'idée d'un sujet.

À quoi se fier ? À l'action favorable de ce rythme  
plus vivant que toi car délié, dénué  
de tout calcul – non sans objectif cependant  
pour l'espèce – je me repose sur vos corymbes  
à l'intelligence prodigue, cornouillers de la haie

réfractaires à toute tentative – *de toutes les façons* –  
pour vous trouver un sens, réfractaires au sens même.  
Gracieuse dépense et rythmique, de pair –  
ou mieux, de concert – avec le soleil, puis avec la pluie,  
qui vous fait glisser, et infléchir, de corolles en loques

renouées au sol, cette libéralité si touchante qui nous amène  
à nous rassembler vers vos confins

en rien ne nous dispense de chercher, nous, – qui nous sommes –  
ce qui nous touche, le motif de nos pensées se donne  
presque toujours en séquence imaginative rythmiquement  
↳ respirable

ce qui se dit phrase, ou phrasé, ces îlots d'images en unités  
signifiantes plus ou moins closes – fleurs – forment des motifs  
rythmiques et des métriques, et des cadences.

Et tandis que je marche au devant de vous se fait voir – innombrable  
écho –, la raiponce en épi, son écouvillon bleu pointé  
dans la canule de mon souffle étroit.

Mesure de ma pensée étroite est ce phrasé  
comme le pas vigilant par-dessus l'ornière noire  
– on ne peut pas aller plus loin, enjamber c'est  
joindre, et sans sombrer, l'autre côté

du chemin de corvée raiponce attend  
ses filets d'étamines susurrant mes émois –  
ainsi passent les phylactères : ces paroles,  
sont-ce des amulettes que l'on porte sur soi ?  
Voici les banderoles brandies de cette autre enrubannée

au talus richement, et sourcilleuse avec ça, orchis  
bouc, ou *loroglosse*, langue étroite, c'est son labelle en lanière  
qui l'indique, d'un dit jaculatoire de lobes spiralés issus de têtes  
vertes à la cadence empourprée, dis, pourquoi cries-tu,  
*Méduse terrestre, libérale et magnifique*, qu'est-ce qui t'alerte ?

De tous côtés, apotropaïques jetés de langue, le labelle singulier  
– mais pas trop –, et le pluriel emphatique nécessaire  
à tenir l'haleine – vision et parole devenue pierre –,  
exclamative boucle d'homologies et d'hyperboles.  
Et moi comme Poliphile, *quand je fus venu[e] devant [l'orchis],*

*médusée je montai par ses [langues] qui servaient de degrés  
et j'entrai en sa bouche, suivant ce sentier. Où j'allai ?  
Science du talus qui fait progresser, j'allai traversant  
les lignes limoneuses mais avec la joie grande et la peine  
reconverties. Suivant la vague apicale des corolles.*



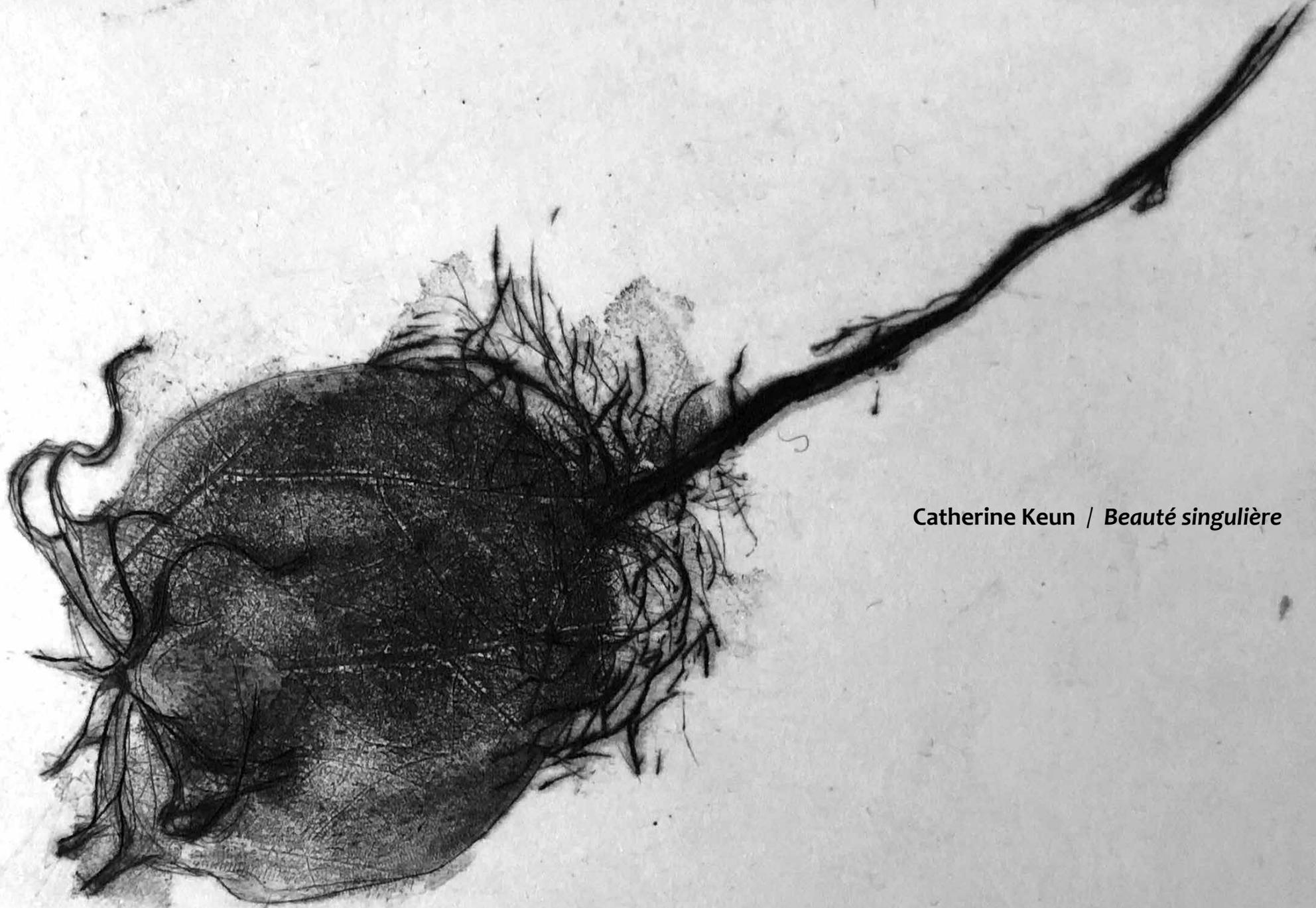
Debout avec le reste de mon souffle concret,  
pétrifié sur le chemin de la forêt, ce noir chemin,  
je vois une précieuse égide en l'orchis bouc. J'en fais  
une image. Je dis quel printemps c'est. Quel printemps !  
Je fais une image, en pensant au lendemain, de cette Gorgone

aux langues effilées, bifides comme celle de serpents  
par cent merveilleusement fardées, belles comme au  
collier de soutien (ici un collier de conduction ionique)  
– amulettes j'y reviens – sont les pendillons.  
Qui préside dans le corps perrin – le corps de la parole, j'ai dit –

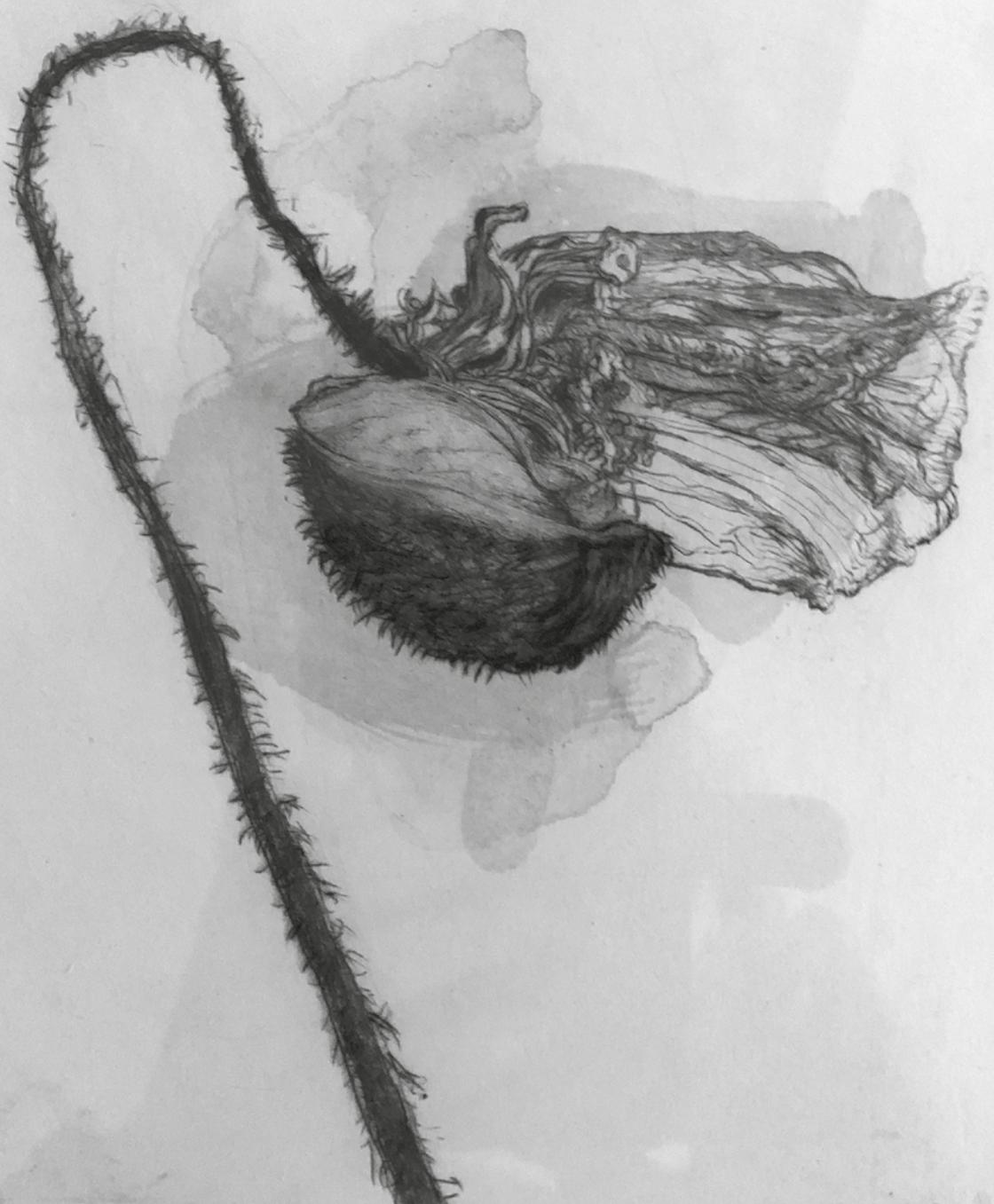
à un transport de charge par déplacement d'ions  
dans le réseau cristallin, sensibles et vaillants,  
*influx nerveux*, pensé-je, sur le point d'être  
dissoute. Je brandille comme au suspens de ces langues  
obscurcs dans la fluence de quoi, des phrases ou du vent ?

C'est la préfiguration d'un orage sans doute. Le vent  
parcourt lentement, en courbes hyperboliques,  
l'orchis bouc comme dans un vignoble vertical il simule  
le déplacement d'une onde grise et claire en  
différant sensiblement le frisson de la pluie.

Il en résulte l'illusion d'un mouvement perpétuel.  
Mais comme la propagation de l'onde nécessite l'apport  
continu d'une énergie extérieure, le vent sur le corps  
vivant de l'orchis devenue source de mon image,  
c'est lui que je regarde dans sa relation avec la bouche d'ombre.



Catherine Keun / *Beauté singulière*











Serge Airoldi / Nove Racconti Nuovi  
Neuf Malices Neuves

Oca vecchia del molo comasco  
 beccuccio pieno d'erbe sconosciute, alghe  
 zitella della funivia a forma di elefante,  
 vecchia scarpa pettegola e proboscide nel lago. Zitta

Vieille oie de la jetée comasque  
 le bec plein d'herbes inconnues, des algues  
 vieille fille du téléphérique en forme d'éléphant,  
 vieille godasse cancanière et trompe dans le lac. Tais-toi

~

Civetta rossa, zoppicante  
 Barone rampante sull'albero scheletrico, Canto Hopi  
 stella nera addormentata, macchiata  
 come latte, carbone e tuorla sul pettorale

Rouge hibou, boiteux  
 Baron perché sur l'arbre squelettique, Chant Hopi  
 étoile noire endormie, tachée  
 comme lait, charbon et jaune d'œuf sur le plastron

~

Labbra senza bocca. Becco senza oca. Anatra senza tetto  
 cane Labrador, piumaggio come tributo  
 ornitorinchi celesti, un'intera tribù, maglia *in maggio*  
 privata delle stupende nuvole e delle transumanze, però

Lèvres sans bouche. Bec sans oie. Canard sans toit  
 chien du Labrador, le plumage comme un hommage  
 ornithorynques célestes, toute une tribu, maillage *en mai*  
 privée des merveilleux nuages et des transhumances,  
 ↳ cependant

~

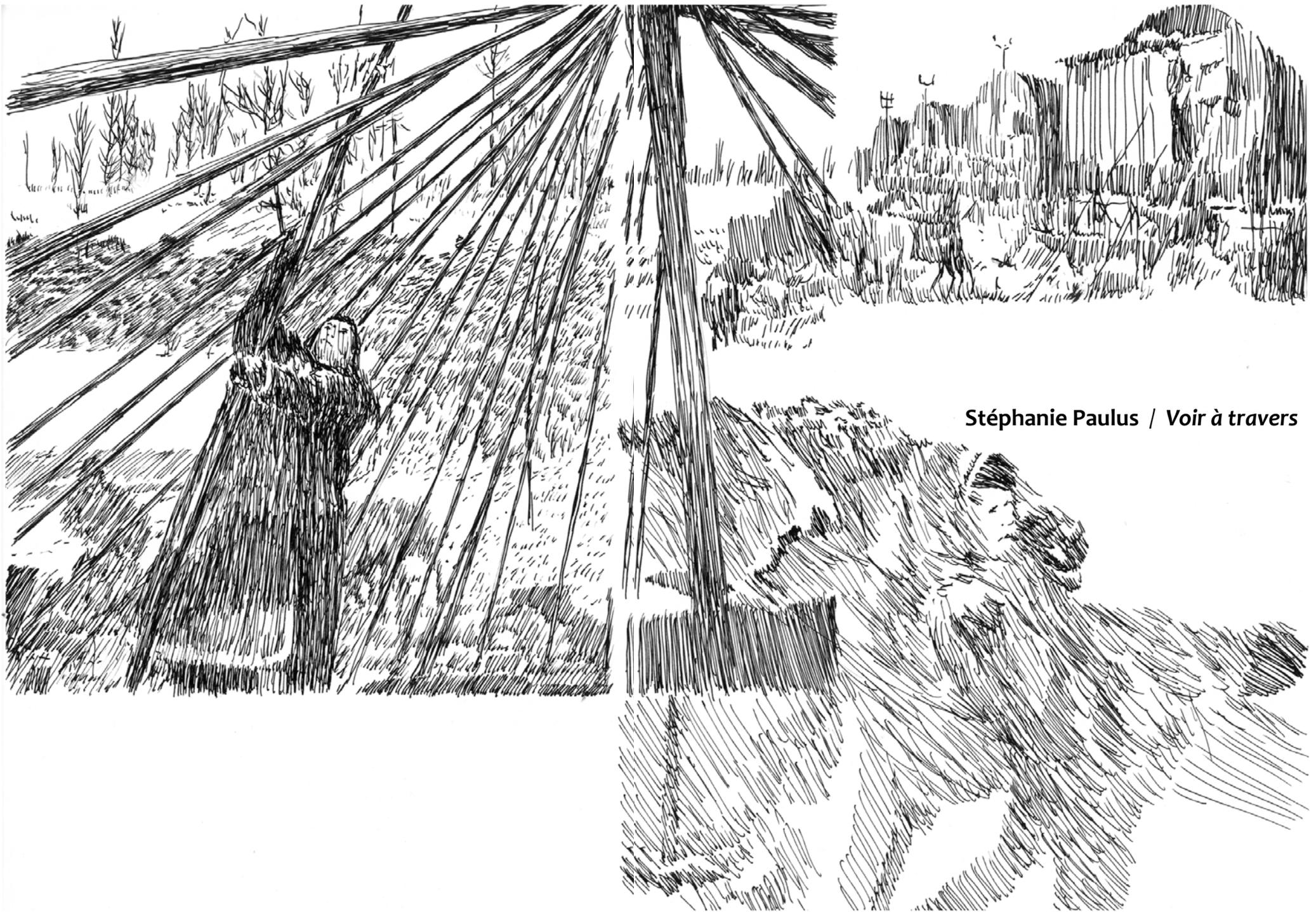
Dall'inizio  
 l'uomo esaurito, cercopiteco innamorato, dalla coda lunga  
 ↳ infiammata  
 siccome una ombra bruna, pazza  
 che se medesima ignora

Depuis le début  
 l'homme éreinté, cercopithèque amoureux à longue queue  
 ↳ enflammée  
 pareil à une ombre brune, folle  
 qui s'ignore elle-même

~

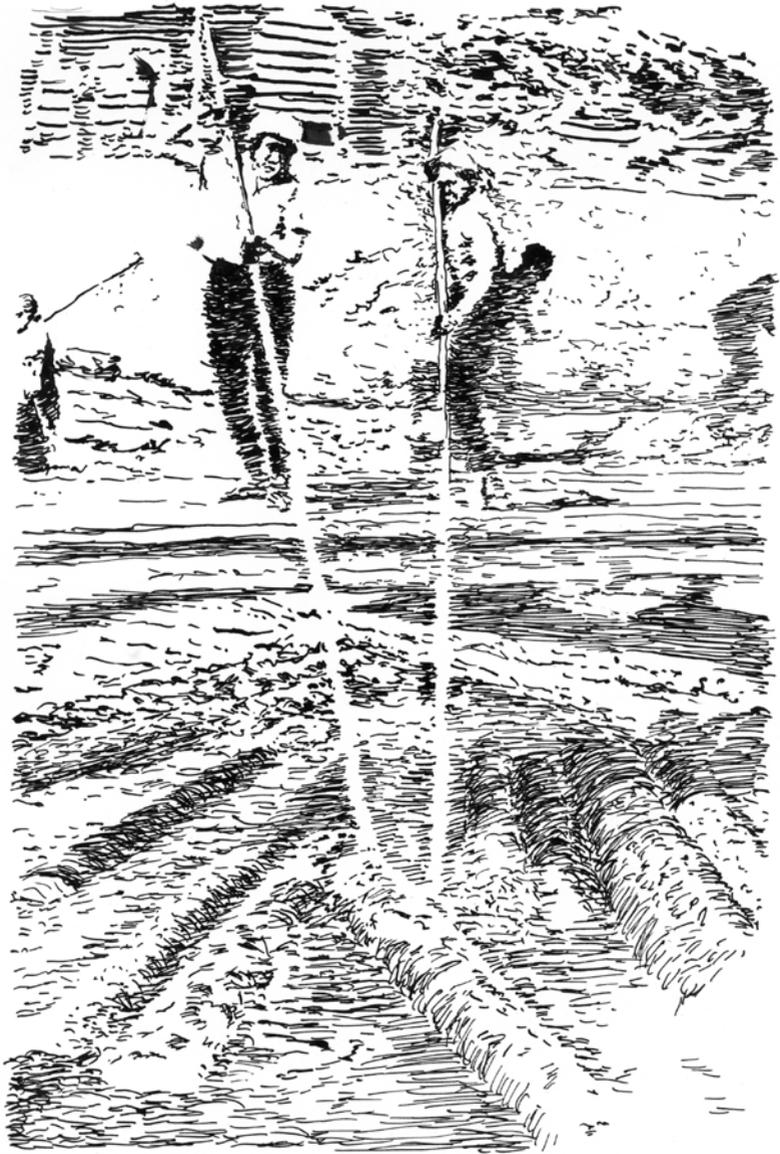






Stéphanie Paulus / Voir à travers











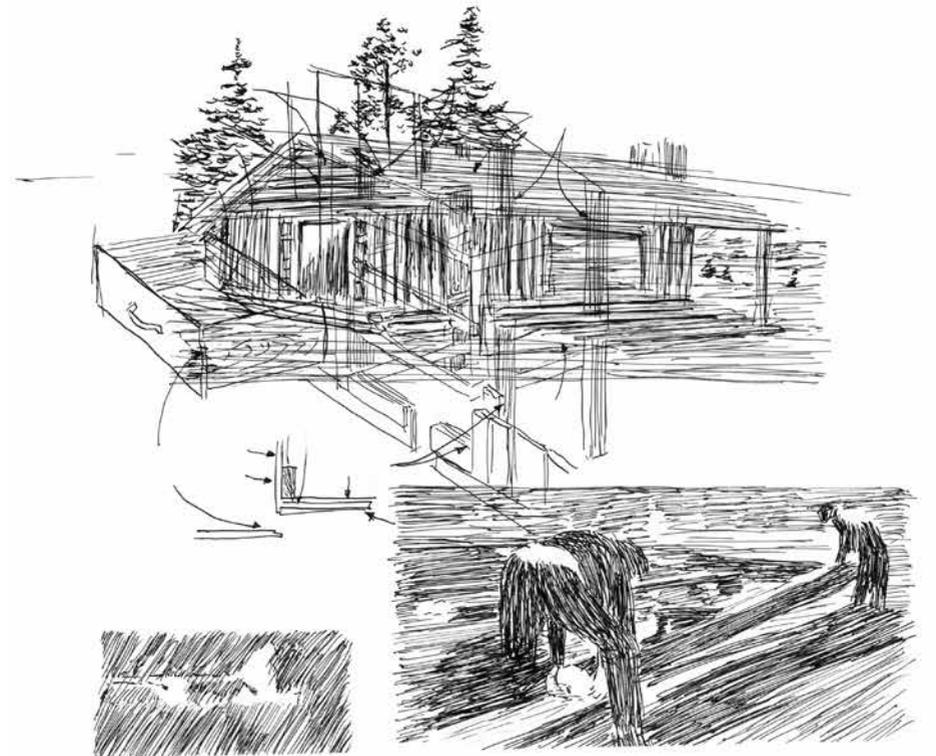
Forreaching Jachill lissud

CHILED  
STATZ

-w-ll in a l...  
 for...  
 in...



...  
 ...





Philippe Agostini / *Fragments d'une exposition*

(2007 / 2015)

Sur un fond vert sombre, des masses ocre et rose posées à la verticale, évoquent, par leurs formes arrondies un jeu de blocs empilés – ou des racines –. La partie basse de cet enchevêtrement est baignée d'une zone lumineuse qui dissout en partie les frontières entre les formes. Plus haut, des éléments assez distincts laissent deviner par un jeu d'emboîtements géométriques quelques signes marqués de couleurs vives et très tranchées.

Les lignes y sont discrètes, souvent absorbées sous un balayage serré et transparent mais secouées par de larges pans fluides. Les frondaisons, comme des pigments fortement dilués à l'essence et déposés par couches légères, ruissellent en nappes, produisant simultanément l'effet d'un espace vibrant et flottant.

Un paysage écrasé de chaleur où des empilements de petits sucres colonisent le flanc d'une colline laissant croire un instant à quelque décor d'un film de science fiction.

(Même endroit, mais plus près). L'implantation propre d'un quartier neuf qui progresse sur un plateau désolé : plan de gazon entretenu, arbustes fraîchement plantés, couleurs criardes d'un espace de jeu, trame de grilles et de lampadaires, modules d'habitation qui s'assemblent tels des Legos.

La lumière descend dans le branchage, glisse le long des troncs, émaille le touffu d'un buisson, rebondit le long des franges sombres qui se découpent en contre-jour sur un pan

de mur jaune ou sur le gris bleuté d'un ciel lourd. Quelques gouttes claires, déposées sur un frottis sombre, suffisent ici à traduire la masse compacte d'un feuillage. Plus bas, la densité des touches vertes opacifie l'écran végétal où l'on aurait vite fait de se perdre.

Ailleurs, des myriades de points noirs et or criblent l'azur. Un coup de lumière montant du sol embrase les cimes, le ciel roulé en boule est déchiré par la zébrure d'un éclair. Dans l'ovale basculé des ramures qui ploient, au-delà de l'entablement d'un pont rustique, sous ce ciel cabossé, flottent les façades plates et blanches d'une ville.

Là-bas, nulle âme qui vive. Sous l'ombre du pont, qui marque la charnière de ce paysage, se dressent quelques vestiges gagnés par la végétation. Ici se tiennent trois personnages. Sur la gauche, un homme debout, appuyé sur une longue perche, tourne son regard vers une femme en partie dénudée, assise dans l'herbe et qui allaite un jeune enfant. À peine surprise, celle-ci regarde dans notre direction.

Masse de corps dépliés, enroulés, noués, retailés par le tranchant vif des lieux où ils se tiennent.

C'est une concrétion de coups de brosse, une trame – ou un tressage si l'on veut – qui brasse la pâte et la condense. Ces corps sont le résultat d'une succession de coups – des corps cabossés – dont les directions multiples des gestes, les effacements ou les recouvrements nouent la figure. Tout prend naissance dans le choc de ses élans contraires, contrariés. L'effet d'un électrochoc qui restitue la carnation dans sa lumière et dans son épaisseur. Une densité de la chair n'est pourtant pas opaque mais presque nacrée.

Une femme âgée assise au bord d'un lit dans la semi-pénombre d'une pièce, profil découpé, chevelure blanche irisée par le jour qui vient d'une fenêtre. Puis une autre, dans une robe de chambre bleue, droite comme une sentinelle, son regard tendu au dehors mais tourné vers le dedans.

Ailleurs, un terrain de jeu déserté aux pieds des immeubles, puis une tapisserie à grosses fleurs où se côtoient des icônes sacrées et profanes au-dessus d'un patron de couture et de quelques pense-bêtes. Une buanderie en sous-sol blanchie sous les néons, le jardinet soigné d'un pavillon pris sous un drap de neige, des buis taillés contre le crépi d'une résidence.

Et encore : cette figure massive, mains nouées dans le dos, remontant une rue en chantier, une jeune femme en buste encadrée par le reflet d'une baie vitrée ouverte sur un balcon. Au loin, la herse régulière des fûts d'une plantation de résineux enveloppée par la brume.

Enfin, les taches vert tendre du lichen parsemant les blocs de granite des abords d'un lac ou d'un bras de mer et les lignes pâles d'un rivage pris dans une clarté monochrome. Successions d'instant de l'ordinaire.

Lignes blanches d'un portique pris dans l'amoncellement des feuilles mortes d'un terrain de jeu privé de l'animation enfantine des beaux jours. Vu depuis les étages d'un immeuble, il a l'apparence d'un jouet en plastique échoué sur un tapis. Ou les courbes serpentine d'un toboggan recouvert d'un manteau blanc devant lequel je frémis : quel monstre en hibernation se cache donc ici ?

Sur un fond blanc gris-bleu, la charpente linéaire qui se détache nettement est ponctuée par endroits de taches de couleurs, brunes, bleues, rouges et jaunes.

La parenthèse qui enveloppe le convoi dans le paysage nocturne nous aspire vers la tache éblouie de la lune, de même, le nuage blanc et mou qui coiffe ce paysage marin semble dessiner les contours d'un monstre inquiétant à la pupille injectée. Les silhouettes malingres, penchées sur la terre aride d'un champ de coton ressemblent, dans l'enroulement des tissus des sacs qu'elles portent, à des sortes de chrysalides et la figure mi-assise, mi-dansante ici est tout droit sortie des obscures scènes sabbatiques de Goya.

Se défaire de la maîtrise du tracé est une chose : il y a toujours une certaine jubilation à défricher un nouveau territoire, une frénésie aussi, à sentir que de nouvelles solutions sont possibles. La première solution consiste à s'affranchir du cerne en cherchant une ligne plus aérée, moins fermée. La seconde conduit à séparer les surfaces du tracé. La troisième à supprimer le surfaçage en privilégiant essentiellement la ligne. Prendre de vitesse le sujet figuré, le débusquer par la ligne. L'enfourer aussitôt. Se déborder pour éviter les figures tutélaires massives.

Laisser venir la ligne dans ses circonvolutions. La vitesse débordante la pensée, dépasse l'intention du geste. L'œil ne conduit plus la main : le tracé s'emballe. La trace, c'est la figure débordée, dilatée, ouverte. Pour gagner en vitesse, il faut éviter le frottement : décoller l'outil de la surface. Ce que l'on perd en précision on le gagne en fluidité. Accompagner la coulée.

On n'en finit pas de recoudre le passé au présent avec des fils dont la couleur et la forme nous arrangent.

Prendre la mesure du mobile et de l'immobile, du proche et du lointain, de l'étendue ou du confiné, des oppositions entre l'indigence de ces habitats bricolés et du kitch bourgeois des décors de certains intérieurs, de la blancheur crue de la neige émaillée des couleurs vives des tenues vestimentaires, de l'hybridation des costumes traditionnels avec des combinaisons de ski, de la modernité des moyens de locomotion de ces gardiens de troupeaux de rennes sauvages. Faire un carnet de vues qui cherche à restituer ce flottement du temps et des gestes qui caractérisent le rythme de vie de cette communauté, entre rêve et réalité.

Il y a cette lumière crue mordant la garrigue, relief mouche-té d'impacts sombres, bardé de rambardes : corps minéral saigné à blanc, fendu par le ruban d'asphalte et le flux des véhicules qui l'emprunte. Entre les flancs éblouis de cette campagne coule l'autoroute du sud, depuis les abords d'une aire de repos, le spectre d'un poids lourd semble faire onduler les découpes plates des pins, un ciel de terre s'effondre sur la chaussée.

La Sainte-Victoire comme une pièce montée est posée sur le socle d'acier d'un rail d'autoroute.

Surgissements de l'angle dur et du pan lisse d'un mur entre le bleu opaque d'un ciel et le vert flottant d'un horizon, surgissement ou irruption dans l'écran végétal d'une courbe aussitôt absorbée. Apparition parfois, derrière la verticale d'un tronc d'une petite construction fragile et frustré. Situations

d'embuscades, depuis le rebord d'une fenêtre, d'un balcon, ou à l'abri d'une futaie.

Une couverture fluide, aplatisant tantôt la matière minérale ou végétale, écrasant la grande profondeur, accentuant les jeux de lumière des volumes au détriment de celle d'une pelouse ou d'une montagne... ou l'inverse. L'objet apparaît, surgit, vient, entre le vert et le bleu, sort du fouillis végétal, ou se découpe contre la plaque le ciel. L'objet se découvre dans le tissu contradictoire de l'herbe, du feuillage, des troncs, des grillages, et des palissades. Il se détache, s'y enroule et parfois s'y perd.

Tourner la tête au passage, garder le sentiment vif de l'arrondi des moellons de pierres sur la corniche, la fraîcheur maritime d'un pin qui étend son parasol, la chaleur étouffante bétonnant le goudron d'un parking à midi, le piaillage des enfants sous la tente des draps multicolores qui sèchent sur la terrasse.

S'asseoir sur un banc, au pied de l'immeuble, laisser aller son regard dans la scansion des bandes rouges qui descendent en paliers réguliers de la façade et voir soudain surgir, au dernier niveau, le souvenir de Rothko.

Des friches industrielles, des zones suburbaines, des géométries froides et impersonnelles des cités administratives ou des centres financiers des grandes capitales ; des plots Lego des grands ensembles de banlieue, des façades défraîchies de vieux quartiers, des aires de jeux désertes, des parkings ou des espaces verts tirés au cordeau. Et puis des individus, des visages, des gestes, des attitudes saisies au naturel ou bien mises en scène. Décors et corps.



Tous ces êtres prennent place peu à peu dans un cadre où ils font corps. Ils viennent habiter (au sens propre comme au sens figuré) le paysage ; ils en seront « partie intégrante », ils seront ce qu'ils regardent. Ils seront une part de ce désert blanc.

Cet homme, en bras de chemise, veste jetée en travers d'un bras, qui s'avance au milieu de la chaussée. Derrière lui, dans l'encadrement des immeubles qui bordent cette large artère, se dresse, rutilant, un groupe de buildings barré de la croix jaune d'une grue. De rares voitures et quelques passants s'inscrivent encore à l'arrière-plan de cette scène de rue où ne se déroule rien de notable. Des immeubles qui s'érigent et le pas tranquille mais décidé de ce piéton prennent acte de l'apparente banalité de ce qui pourrait se passer dans n'importe quelle grande ville du monde.

Images des bords et des franges, lieux indéterminés, sans préférence géographique.

Un sol, une haie, un ciel, ou une futaie et la résille des branches. Un plan horizontal et un plan vertical découpés assez près dans le paysage, sans trop de profondeur. Un talus, une lisière, un bord de route, un fond de jardin où la figure est absente. Un terrain sec et sableux, un tapis de feuilles, un fragment gris de bitume, des résineux, écrasé par une lumière crue, des feuillus jaunés en partie dénudés, un jardin verdoyant, des coins de paysage saisis au gré du climat.

La lumière du soir sculpte un buisson en relief, détache une branche, l'ombre mange les sous-bois, absorbe les arrière-plans. Le vent remue les frondaisons balayant l'air.

Ici est donc un *quelque part*, un ailleurs pourtant presque familier que ponctuent ces fragments du monde, que sont les instants de ce jardin mouvant qui décline ses gammes au gré des saisons, des situations et des lumières.

Traces de roues dans l'herbe sèche, pylône électrique, marquage colorés des rebords de trottoirs, saignée dans la forêt vierge... Des chemins, des routes et des voies façonnant des trajectoires fictionnelles depuis une piste sur plateau aride jusqu'aux abords d'une cité marquant la disparition progressive de l'idée de nature sous un ciel de béton.

Immersion progressive du corps qui, de pas en paliers, conduit de la porte d'entrée au fin fond du lieu vers les entrailles de cette usine désaffectée où gisent des colosses mécaniques d'une forge vulcanienne. La charge du temps est là : dans la mémoire pétrifiée des gestes passés, dans l'immobilité glauque de cette caverne que balaye le faisceau d'une lampe, dans la fragilité matérielle des objets livrés à une lente décomposition.

De petits fragments de toits pris sous l'ombre d'une colline. S'y détache l'angle imposant d'une maison : découpe géométrique claire.

Et puis, des mains tendues, des jambes de femmes allongées dans l'herbe, une balançoire accrochée devant une véranda, des enfants qui jouent au jardin, un buisson hanté de figures.

L'aspect fantomatique qui affleure donne le sentiment d'un retour sur une mémoire enfouie, une réalité qui revient par bribes, comme celle que l'on croise dans un vieil album de fa-

mille. Souvenirs d'enfance ravivés, exhumés en une sorte de rêve éveillé.

Les motifs de ces bouquets nous plongent au cœur de l'exubérance végétale : le plissé d'une corolle, le mousseux d'une couronne de pétales, la courbe lascive d'un pistil, sont autant de métaphores visuelles de la jardinière qui en prit soin.

Le nuage qui s'étire sur l'azur vaut bien la tache de rouille qui ronge l'aile d'une voiture, la courbe d'un rétroviseur de scooter n'est pas si différente de la bouille de Mickey, la vibration d'un écran végétal dialogue avec des traces de doigts sur la poussière d'une vitre, la procession des cintres peut aussi s'avérer être une procession de saints.

Noter : une sortie en mer, une baignade ou un plongeon, une promenade dans la lande ou dans les marais, une femme qui étend du linge ou alimente son fourneau, un pique-nique, une sieste sur une plage ou sur un bateau, un corps nu faisant le poirier sur une terrasse, un autre assis dans une baignoire ou penché sur un lit défait... Un chien bondissant sur l'herbe parsemée de neige, un vol de corbeaux le long d'une route en rase campagne, un épervier en rase-motte le long d'une voie ferrée, un héron volant sur le miroir tendu d'un plan d'eau, un chien qui ronge un os sur les marches d'un ponton, le même, plus vieux, que l'on brosse devant l'âtre d'une cheminée, un autre que l'on embrasse au sortir du bain.

Cinq taches jaunes dans la diagonale du carré d'ombre. Cinq coings mûrs encore suspendus aux branches. Le poids des

fruits et le duveteux des feuilles. L'attention soutenue dans cette lumière d'automne – ni trop forte, ni trop faible – inscrite dans la densité de la matière serrée et granuleuse, précise jusqu'à l'arête des nervures, à l'aspect à peine racorni du feuillage sous la première gelée, à l'entaille qui fend la peau et découvre la chair.

La lumière froide de ce début de printemps caresse au loin les reliefs d'une ville qui s'étend, par-delà le verger et les corps de bâtiment de la ferme. Sur la terrasse au sol rose, replié dans un manteau de laine, un enfant a étalé le mobilier miniature d'une maison de poupée. Absorbée par son jeu, sait-elle qu'elle réinvente les gestes du monde qui, derrière le parapet de ciment gris, couve dans la plaine ?

Un petit bouquet d'œillets blancs, installé dans un verre de cuisine ordinaire, déposé sur l'éclat d'une nappe de coton ou de lin dépliée. Deux ou trois fleurs en fait, ramassées au jardin et posées là, dans ce récipient de fortune pour ne pas qu'elles flétrissent trop vite. Fragilité mousseuse des pétales, que la coupure brutale de la tige retransche au monde. Déjà la pénombre gagne dans le silence de la pièce. Le blanc s'éteint et la main qui poussera le bouton de l'interrupteur, lançant les feux d'un soleil électrique, n'y peut plus rien.

L'ouverture ovale entre les arbres qui donne sur une ville profilée en escalier, des plans assouplis du talus et de la berge où se tiennent les figures, de l'arrondi du corps féminin aux branches qui ploient, au ciel qui ourle, aux décorations blanches sur le pan de mur à gauche, au dôme qui scintille comme une perle dans le lointain. Le sol, le ciel, la végétation et même les figures participent de cet élan. Seuls le pont et le

petit muret surmonté de deux colonnettes viennent contrebalancer cette torsion générale.

L'œil monte et descend, comme une feuille, aspiré par un tourbillon. Le regard plonge et rebondit sur les franges du feuillage avant de se laisser emporter vers la clarté irréaliste de la ville qui éclaire le ciel. La vraie tourmente ne serait-elle pas là, dans le vertige de cette ligne qui s'enroule et « nous » propulse du gravier des berges à la pointe de l'éclair ? Un tourbillon du temps où semblent se dérouler irréversiblement les existences dans leur changement, les événements ou les phénomènes dans leur succession : spirale qui relie et tient en équilibre les différents éléments (figures et paysage) entre sérénité et menace.

Le regard s'abîme sans fin dans le miroir sombre de l'eau, et croit reconnaître dans la racine morte d'un buisson qui crève la terre, la queue d'un reptile. On a beau connaître les histoires, en être averti et méditer sur leurs conséquences funestes, rien ni personne n'est à l'abri des orages qui font et défont le paysage. Faut-il craindre les tourmentes passagères (du ciel, de l'existence) qui allument les façades aveugles ? Faut-il céder à la menace qui gronde et qui se répercute de loin en loin ? Les ruines futures sont déjà celles d'un passé où la nature reprend ses droits. La source, nourrie par les ondes, s'écoule entre les jambes fendues de la terre. L'histoire suit son cours. Tout recommence toujours.

Isabelle Sancy / *Le petit voyage aux pommes*



### ***Le petit voyage aux pommes***

Le périple avait été soigneusement préparé grâce aux cartes les plus détaillées de la région. Collées un temps bord à bord, elles firent une longue traîne de papier à travers la pièce où nous passions en géant sur la terre blanche parcourue de vaisseaux colorés. Une grosse veine bleue attirait le regard, nous couchait là amoureux à ses flancs, les doigts mêlés fouillant la source imaginée des deux sources, les futures endormies. Le périple avait été appris, c'est-à-dire que nous avions appris les noms. L'on partit.

Nous étions sur le quai, le premier nom à atteindre était à quinze kilomètres, il était déjà tard.

Je veux l'air du soir ce soir-là, la conscience émue de tous les chagrins et toutes les joies dans l'air soufflant ici doucement.

Je me souviens de cette première nuit après les quelques kilomètres fébriles dans le jour, à toquer aux portes des maisons pour trouver un accueil qui ne fût pas inquiet. Dans la nuit offerte, nous rouvrions discrètement les volets pour ne pas manquer les lueurs de l'aube afin de repartir sans peser à nos hôtes et retrouver notre liberté. Il faisait bien froid pour manger des pommes en solitaires sur les petites routes des tout petits matins alors nous marchions vite sans parler, sauf pointer du doigt et dire un nom. Sur les nappes de rosée on essuyait nos mains du sucre des pommes.

Accumuler les longues pauses, il ne s'agissait pas d'arriver quelque part (parfois traverser et refaire le chemin en sens inverse sur l'autre rive, pour voir.) Siestes dans les champs, siestes au talus ; les petits réveils inconfortables, étrangers

à nous-mêmes à l'abri des arbres aux silhouettes familières. Je voulais remonter vers là-bas, aux deux sources, se coucher à écouter le bruit de l'eau, c'est tout.

Chaque éclat entrevu était digne de nous faire faire un important écart sur le chemin, mais le souvenir de la carte s'estompait alors nous les cherchions, trouvions des impasses qui menaient en à-pic, revenions en arrière, perdions du temps encore, nous le reprochant, tâtions de la rage des êtres perdus sans recours, mais à peine, à peine perdus. Perdus dans des bois transparents, heureux de quelques centimètres de mousse sèche où se déshabiller. Les flancs chauds à rire et à chercher un temps le son nouveau de ce lit ouvert.

Le petit voyage aux pommes, le voyage de rien du tout.

### ***Pommes et rubans, le nouveau périple***

Au village les pommes qui venaient des jardins ne pouvaient pas être consommées en un simple geste gourmand, elles ne pouvaient pas être prises, croquées sans y penser car les pommes étaient accompagnées de rubans (terme par lequel on désigne à la fois le ruban de papier et la petite capsule de fer-blanc dans laquelle on le place, le tout pèse quelques grammes et mesure à peu près cinq centimètres).

En juin ou juillet (plutôt juillet) quand les pommes ont atteint la grosseur maximale de leur variété, on les serre dans un petit pochon de papier blanc pour protéger leur matu-

rité ; cette opération se fait sur une semaine ou deux au gré de l'inspiration et des visites. L'inspiration pour écrire quelque chose sur le ruban et déposer le tout dans un des pochons que l'on serre autour d'une pomme, les visites de ceux auxquels on demande une pensée, un souvenir, un souhait ou un mystère à écrire, et le confier à une pomme et au temps. Tout cela a quelque chose à voir avec la maturation bien sûr, la méditation, les mots littéralement suspendus, l'empêchement à les reprendre, le dévoilement, l'accomplissement et le don (d'autres choses sans doute (la trace)).

Il y eut tant et tant de rubans ouverts au cours de ces années. Souvenir d'un carton à chapeau en cuir cannelé, rouge passé, presque strié de blanc parce que le cuir coloré avait fondu sous les mains qui le manipulaient, je ne lui ai connu que cet usage : recevoir tous les rubans à la récolte des pommes. Des instants, images serties par l'esprit – pourquoi celles-là ? – sur le chemin des pommiers, quelques fraises pour lesquelles je m'accroupis au jardin, me sachant prise par un regard, de dos ; la revue inquiète un matin d'août, après le violent orage de la nuit, de tous les fruitiers et les précieuses pommes en robe blanche (moi, adolescente, inquiète pour la récolte des pommes, c'est fou). Le temps d'un temps assez lent et désœuvré pour que l'océan des impressions et des sensations, jour après jour, ait pu être ramené à la crête d'un seul soir violet et ses centaines de lampions blancs immobiles dans les pommiers. Le dictionnaire et quelques mots brusquement nés à l'esprit : *diorama*, *majolique*, *nacarat*, *ipséité* lesquels seront toujours empreints de l'odeur des vieilles pages, du regard

qui cherche à tout prix à fixer leur sens dans le monde qui s'éteint avec le soir, entre les lignes presque effacées et celles du paysage familier, le verger dans l'ombre complète refermée sur les autres mots, puis la beauté noire dentelée des grands arbres de l'autre côté du vallon et dans la vitre, mon sourire au reflet changeant. L'image de ma petite main, la mienne aujourd'hui – disparaissant encore dans le fouillis des rubans légers à la recherche pleine d'espérance du ruban qui devait venir à moi, ses mots devaient parler à moi seule puisque c'était mon tour, mon privilège de choisir celui qui m'était destiné. Ce genre de chose qui peut paraître folle n'a jamais quitté mon cœur. Aussi : la volonté têtue et aveugle à tout le reste, des jours durant, de chercher à toujours me rappeler l'emplacement précis de tel ruban sur l'arbre parce que des mains plus aimées l'avaient déposé là, jusqu'à l'inquiétude d'une rentrée des classes ou l'attention tendue vers quelque chose d'autre – une lecture, un dessin à refaire, le souci de mon propre visage quelques jours de pluie successifs – et voilà le ruban perdu, confondu parmi ses semblables, à en détester cette pratique stupide et cette attente du mot doux. Puis l'hiver venu, reprise par l'attente, oublieuse de mon mépris d'hier, incapable de me voir en cette sottise girouette des jugements comme des sentiments ; la proie de la tentation de l'inconstance, la servante d'un élan mystérieux.

Des rubans par centaines, trouvés non pas dans le carton à chapeau mais dans une corbeille en paille, lorsque je fis le tour de ce qui me revenait. Le carton à chapeau, lui, était bien vide, comme je le savais, puisque cela faisait quelques années déjà que les rubans avaient cessé d'être écrits pour

être délivrés à l'hiver ; on vivait autrement, surtout on ne vivait plus toujours à la maison et le nouveau voisin qui reprit à côté (tout : les granges, les bêtes, les prés, le jardin, le verger) récoltait le gros des fruits en échange du soin de tous nos arbres, mais sans l'usage des rubans. Des centaines de rubans alors retrouvés et dedans les mots, sur ruban de papier, je l'ai tout de suite vérifié en en ouvrant trois au hasard. L'un en date du 05 juillet 1976, pour lire la très classique chronique météo paternelle, de celles que je craignais toujours d'attirer à mes mains plutôt que quelque belle phrase à la scansion propre à frapper mon esprit-tambour (05 VII 76 : il fait trop beau pour que j'aie à travailler, gros nuages à l'ouest, mais sans vent. Demain on fauche !) Un autre d'une écriture inconnue, mais le délié inimitable de certaines lettres est celui des élèves de jadis, je dirais donc une vieille amitié, ruban en date du 13 juillet 1973 (sans signature), qui disait : « Mes chers amis, je vous remercie pour cet agréable moment avec vous. Toutes ces forces prises dans la permission de ne rien faire, grâce à vous j'ai appris quelque chose. Vous dites que l'hiver me répétera ce jour et sa leçon. On verra ! ». Le troisième ruban, signé Alice (?) en date du 21 juillet 1978, complètement incompréhensible de prime abord : « Mirava il ciel sereno, / Le vie dorate e gli orti, / E quindi il mar da lungi, e quindi il monte. / Lingua mortal non dice. Quel ch'io sentiva in seno. » Mais depuis j'ai trouvé, ce sont des vers de Leopardi : « Je contemplais le ciel pur, / Les rues ensoleillées et les jardins / La mer dans le lointain, d'un côté, et de l'autre, la montagne. / Nulle langue ne saurait exprimer / Ce que je ressentais au plus

profond de moi »\*. Je ne sais absolument pas qui est/fut cette Alice si cultivée qui passa en juillet 78 et put citer de cette poésie que mon père détestait. Peut-être une promeneuse, séduite je la verrais bien ainsi, par la joliesse de nos pommiers comme par l'affabilité du terrien, l'invite comme il savait faire, envahissante, cette authenticité inimitable de l'homme de petite condition près de qui on fait une pause, auprès de qui on dépose le gros sac des prétentions humaines, guère longtemps, l'aurait-elle pu, elle n'aurait pas pu ne pas se rendre compte de tout ce qui les séparait. Pourquoi vinrent à ma main ces vers de Leopardi ?

J'ai de beaux hivers à venir, de nouvelles pommes et ces rubans datés et jamais découverts à l'époque, puis comprendre pourquoi, par cet étrange mouvement interne des cœurs qui firent notre maison, l'on répéta scrupuleusement d'une année sur l'autre le rite des rubans pour ne pourtant pas tous les ouvrir, l'hiver venu, comprendre le sens qu'ils leur donnaient, savoir s'ils étaient les seuls détenteurs du geste donné aux rubans, ce rite des mots que l'on écrit et trace littéralement mais dont il faut plus ou moins préserver le mystère, quand j'incline de toute mon âme à les croire faits pour être mûris, adressés, reçus. Pommes et rubans d'hiver aujourd'hui, comme apparition du monde pressenti alors ? Je ne sais pas. J'attends quelques rubans datés.

---

\* Giacomo Leopardi, *À Silvia in Chants* (traduction Serge Airoldi)



Clémentine Brandibas / Abysses



Plusieurs des plus belles sculptures modernes ont été trouvées en ce gîte.  
Elles y étaient depuis environ vingt-cinq millions d'années.

Roger Caillois, *Usure, concrétions siliceuses in Pierres* (1966)

Épipélagique, mésale, bathyale, abyssale, puis au-delà des 6000 mètres de profondeur est la zone hadale ; nous les appelons toutes communément *les abysses*, un terme par lequel depuis toujours nous nous reconnaissons essentiellement ignorants de ce qui s'y trouve.

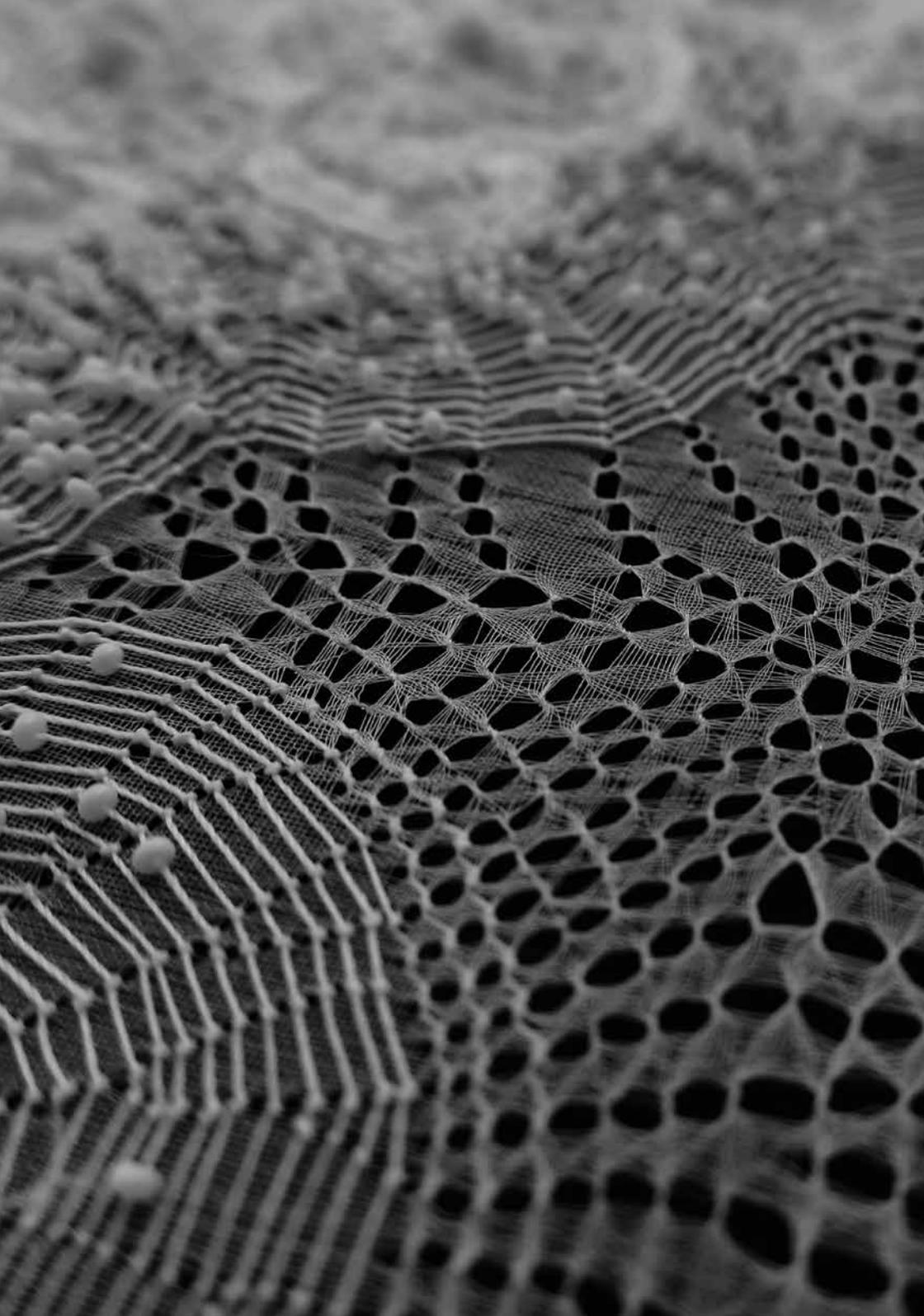
Au-delà de la zone épipélagique on dit que faute de lumière la flore n'y existe plus, c'est le noir total et on dit que la faune y est plus étrange que ce que nous pourrions follement imaginer, plus étrange et pourtant lumineuse dans le noir total. La baie de Porcupine est une plaine abyssale de l'Atlantique Nord-Est, plus au Sud est celle de Demerara. Encore des noms. Plateau Tamu – 2000 mètres sous la surface de l'océan – le plus grand volcan connu sur la planète Terre ; Lō ihi le plus jeune volcan dans la chaîne Empereur, il y en a plus d'un million pas encore nommés, toujours des noms, combler l'ignorance presque complète par des noms et des cartes, voilà maintenant que les cartes pullulent grâce aux machines et instruments les plus perfectionnés (la Fosse des Mariannes – le nom d'une inconnue – se trouve à 11000 mètres de profondeur) mais nous ne savons toujours rien des abysses, des fumeurs noirs et blancs, sources brûlantes, jaillissantes oasis du vivant sous-marin, royaume deviné des bactéries et des sucres-nourriture de vie, sulfures et biomasse, métaux. La pression démentielle qui y règne nous interdit d'y aller, à qui plutôt faudrait-il l'interdire à tout jamais – au nom de quoi d'assez puissant enfin ? – pour se contenter de jouir de 99,9 % d'un territoire de rêve ?

Champ prospère pour l'imagination, les abysses peuvent apparaître sur un morceau de tissu – nom commun donné même aux soieries – mais toile de création véritable où projeter la vision des grands espaces dont l'existence et le nom nous enchantent, en des paysages tourmentés d'harmonies familières, brodés sur une trame diaphane ou minérale, où les plumes sont des quartz, les points de corail des cristaux, les fils et les perles des concrétions infinies – ici-bas les matières se répondent – par lesquelles toucher du doigt les abysses qui nous échappent. Y renoncer sagement, plonger rêveusement dans les *abysses* créées par Clémentine Brandibas, brodeuse d'art.

I.S.

















Adèle Nègre / *Lignées*

(7 juin 2019)

On dirait un héron.

Les jaunes sédums sur les remblais exigus.  
 Le vent dans la haie de peupliers retournée.  
 Des arbres sont tombés sur la voie. Une baie  
 de lumière entre deux pluies  
 le jour recommence à tout bout de champ  
 un champ lumineux recommencé argenté et flexible.  
 Je me suis vue – je me suis vue perdue –  
 perdante dans chaque échauffourée.  
 Mon bagage – une pierre –  
 comme elle, roule

sur le feuillage chaviré d'un seul coup. Des bouleaux blancs,  
 quelque code sémaphorique visible de loin.

(8 juin)

*Coquille formée par une main humaine. Je lis une voix humaine.*  
 (Jean Arp, 1935)  
 Qu'un enfant seul devisant haut dise si c'est une vraie dent  
 - Est-ce une vraie dent, dis ? Dévoration de l'instant. Voix  
 préhistorique de l'instant présent.  
 Commotion et dent pour dent.  
 Comme un écho.

*Le Souffle en terre cuite de Giuseppe Penone, Soffio 6*  
 qui est exposé plus bas je le sais  
 a pris forme de palais. Figure exhibée  
 de la voix intérieure : évocation outrée – grandeur nature –  
 de ce qui ne se voit pas.  
 Sur laquelle l'empreinte du corps de Penone est seulement  
 en creux. Autre figure humaine. ↪ visible

(9 juin)

Tous les visages. *Infinis visages du vivant* ou  
 infini visage des vivants, cette voix continue  
 ici un brouhaha tel, difficile à différencier  
 – joie et douleur des retours, nouvelles recrues –  
 auquel je ne comprends rien.  
 J'entends tout.

(10 juin)

Art ferroviaire au cœur de Paris. La note aiguë du métro  
 accroche à mon oreille ses anthracites luisants.  
 À la gare de l'Est des resserrements crissent encore  
 et des gris variés, toute une gamme. Un rétrécissement du  
 accompagne le rétrécissement de l'attention, constriction aux  
 tempes. Des cris, des ocres, la verrière d'*exact cristal* sur l'ordre  
 gris des quais, éblouissant.  
 Réfraction et dureté insurpassée. Le carbone y est incolore. ↪ champ

(*Diamant* : Minéral généralement incolore fait de carbone pur cristallisé, d'une grande dureté et d'un indice de réfraction élevé :

1. La dureté d'un minéral reflète la cohésion de sa structure atomique; celle du diamant, insurpassable, lui a valu son nom qui signifie en grec « indomptable ». Metta, *Les Pierres précieuses*, 1960, p. 39.)

(11 juin)

Est cette clarté impervertie  
à travers la verrière blanc argent  
qui m'éblouit.

Qui percute l'œil et répercute le jour sans  
soleil d'atonie non perçue auparavant.  
Comme annulation totale du spectre coloré,  
comme cette gare est soudain abrasée.

(12 juin)

Longtemps reste le son de freinage de ces rames.  
Longtemps les ardoises luisantes en descendant,  
les abrasives verrières et les ciels blancs  
quand inoxydable et spéculaire le mobilier nous avale  
par le brutal portillon. L'automate  
accapare toute notre attention. Et il y a l'oracle.

Égale vigueur de l'acier et des dires tous entourloupés  
par le bruit le tangage et le frein. Faux départ.

D'énormes portes décapitent la voix. L'obstacle  
s'étire indéfiniment et voracement.

De sinistre débit il rugit y compris dans les rares  
courbes du réseau.

[...]

(17 juin 2020)

Le train passe à proximité du canal argenté  
avec de collatérales pistes cyclables –  
un surlignage noir redoublé, comme un khôl  
délinée la fente palpébrale –,  
des remblais clairs et lisses, d'un brun diffus,  
comme peint. Vite peint.  
Quand le train ralentit vers Chaumont  
je vois les vipérines, les millepertuis perforés,  
les eupatoires et les marjolaines, les salicaires –  
déjà, qui sont des cils –, des ronciers en fleurs sur les talus.

(18 juin)

Qu'est-ce que tu dis de ce *réseau-pierre*  
le beau nom qui inonda la place qui –  
son parfum de jasmin le faisait dire faux –  
donnait l'assaut véritablement à la lice et aux palis ?

Que peux-tu dire du combat qu'il te fallut mener,  
toi aussi, pour le poème, au nom des sons, au nom du rythme ?





Olivier Barbarant / *Lambeaux d'un Llanto*

**Prélude**

Encore une fois la toile  
violette et trouée d'un soir de Paris  
toute piquée d'étoiles fausses

Sous des falaises coiffées d'ardoise  
un labyrinthe de rues étroites  
l'une d'elles – la nôtre – très récemment blessée

Avec ses palissades peintes  
ne cachant que le bas de murs en lambeaux et de vitres  
crevées  
depuis un accident de gaz arborait ses plaies

Au bas d'une allée pleine de terrasses  
(ainsi même au Nord avons-nous appris  
à poser nos fêtes au bord des débris)

C'est dans ce théâtre habituel et doux  
que dans la suie du soir a jailli l'or d'une fontaine

Un brun visage où l'œil à force de vert flambait  
une peau de sable un cyprès en feu

Une tête bouclée le lait d'un sourire  
la barbe rase et noire des portraits du Fayoum  
et la lèvre épaisse gorgée comme un fruit

Le temps vaincu gisait au pied de la beauté  
autour de qui tournaient des abeilles de braise  
tout n'étant plus qu'écrin de lui

Et quand le verre qu'il tenait à la main m'a semblé lui aussi frémir  
de toute sa peau translucide  
rien ne fut plus que sa rumeur

Il ne s'agissait pas seulement de séduire  
il s'agissait d'être ici  
et du miracle d'y être ensemble

.....  
.....  
.....

Être n'ayant dès lors plus sens qu'en sa présence  
je restais devant lui comme en août entre les bleus rivaux  
à jamais saisi dans l'ourlet du ciel et de la mer

.....  
.....  
.....

II

Entre son Vésuse et ses forêts sombres  
mon amour est fait de pierre et de peau

J'en sens le poids quand le vois  
et la chaleur quand il me touche

L'ocre des sols teinte sa face  
les fleuves fondent dans ses yeux

Il vous fabrique des clairières  
dans l'étau de ses jambes dures

Le sang blanc des aulnes  
coule aussi de lui

Et plus la nuit s'avance et plus comptent les corps

À le retrouver quelques soirs  
je ne lui demandais que d'être

Le voir fut brûler  
mais de rien avide

seulement un homme  
qui sculpte l'espace

et de ses bras bruns  
pétrit la ferveur

Et plus la nuit s'avance et plus comptent les corps

Sous nos pas l'Histoire en lambeaux  
laisse au présent le goût des êtres

Dans une époque de faillite  
et de sols sans fin desséchés

Restent l'eau pure des visages  
et l'herbe rêche sur sa joue

.....  
.....  
.....

IV

.....  
.....  
.....

J'entends vos pensées et le rire en coin  
aux mésaventures d'un bientôt Gêronte  
s'écorchant le cœur hors de sa saison

Mais quand brûle un feu soudain dans nos mains  
il ne naît pas que de nos rêves  
de chaque chair monte un chant pur

N'est-ce pas pour s'en protéger  
qu'on soupçonne toujours l'intense  
de ne venir que de nos leurres

Enfant déjà je protestais  
devant les moues dubitatives  
accueillant mon souffle arrêté

Quand l'archet expirant découvre  
un instant sans fin étiré  
où le silence ouvre un plein gouffre

Ce n'est pas l'effet d'un cœur gros  
ni d'un laborieux vague à l'âme  
c'est le temps qui montre son mufler

De même par peur se ment-on  
à dire folie chez Van Gogh  
la torture des tournesols

Foudroyant sur un fond de perte  
l'éclair éclipe l'ordinaire  
pour révéler un monde à nu

L'art et l'amour ouvrent l'amande  
du monde enfin déshabillé  
dont ne tombent que les mensonges

Ainsi de l'homme qui a surgi  
trouant la trame de Paris

En me révélant à mon cri  
à la béance que je suis

Enfants du siècle neuf tout occupés  
par le souci de vous trouver

L'important n'est pas savoir qui l'on est  
mais ce que d'un corps l'on offre à la vie

La part de viande que l'on risque  
Pour accueillir le monde en soi

Celle de peau que l'on expose  
à la lumière et son couteau

.....  
.....  
.....

## VI

Quelle étrange vie à la fin  
– un peu de craie sur de l'ardoise –  
Aura été la tienne

Dans le studio bois clair et blanc  
Un long silence fait des flaques  
Où poser lentement tes pas

Tes deux fenêtres cour et rue  
La vague rumeur de la ville  
Et le froid des petits matins

C'est tout le fond de ton tableau  
Et le gris fané de Paris  
La lumière de qui tu fus

Ceux qu'on aime sont toujours trop loin  
Bérénice dans son jardin  
Le chat courant après ses jambes

Et depuis sa chambre Aurélien  
(Ces noms de roman sont les leurs)  
La regardant par la fenêtre

Mère et fils aux visages proches  
Que de mêmes boucles couronnent  
Et que seuls distinguent les yeux

Le brun de l'un le bleu de l'autre  
Que la mémoire hyperbolise  
Sont mes balises ce matin

Mais si ceux-ci premiers naquirent  
Dans mes bouquets de songeries  
Force m'est d'ajouter des fleurs

Un regard de presque améthyste  
Plante à ma poitrine son clou  
Un bleu que la nuit rendait mauve

Dans l'iris un soleil cassé  
Et sous la paupière les cils  
Si sombres qu'ils semblaient fardés

Rosace dans cette aube fade  
En brûlant avec mon café  
Me redisent ma solitude

Vivre était donc apprendre à perdre  
Mes morts qui peuplent chaque rue  
Et les présents que rien n'atteint

Comme un sac cédant sous son grain  
À te fendre le ventre en deux  
Il n'en sortirait que des cendres

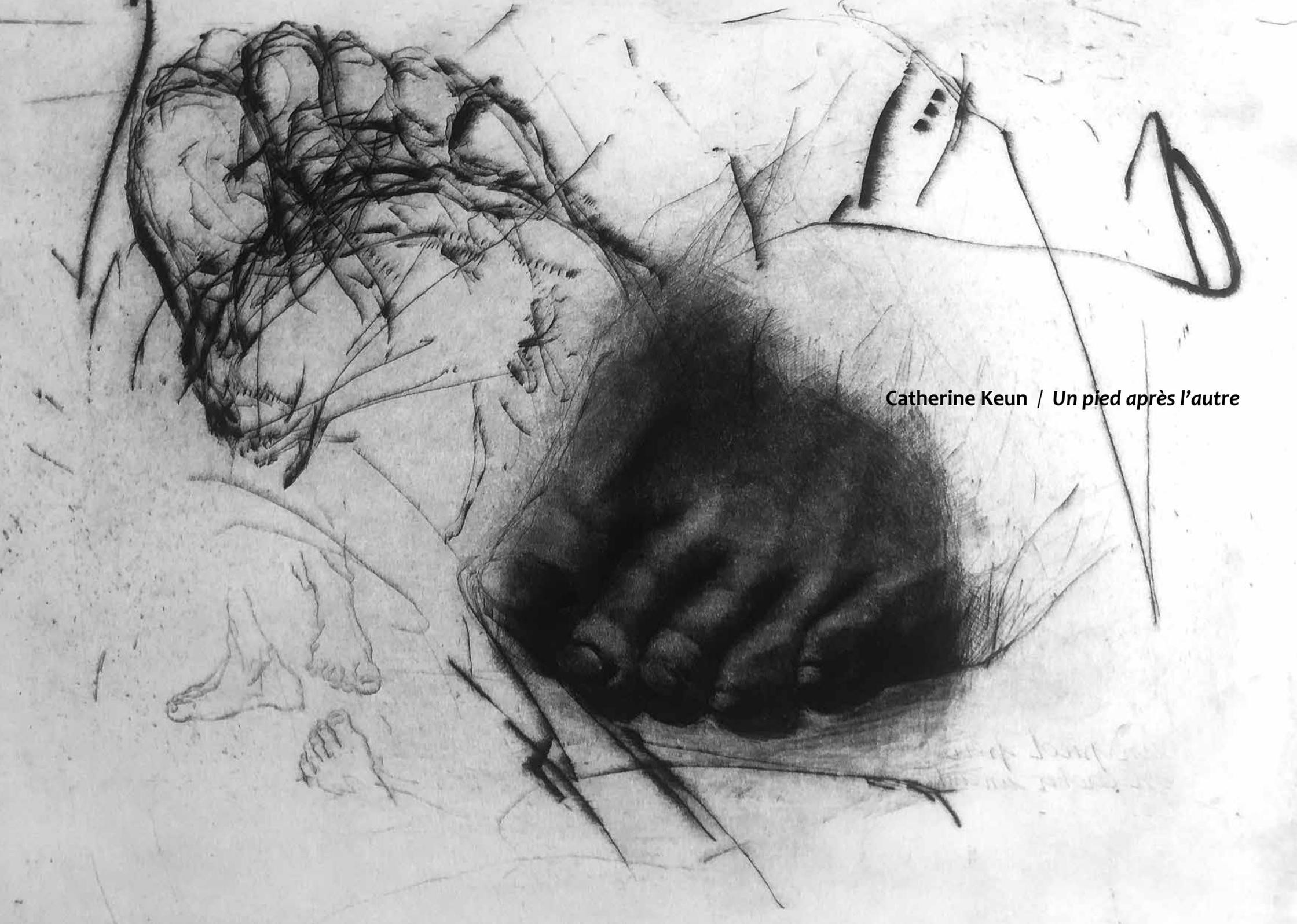
Tant pis pour le cœur qu'écartèle  
D'à droite à gauche se jeter  
J'aurai tenté comme aucun autre

Ayant tout misé sur des corps  
Où j'ai vu la vie crépiter

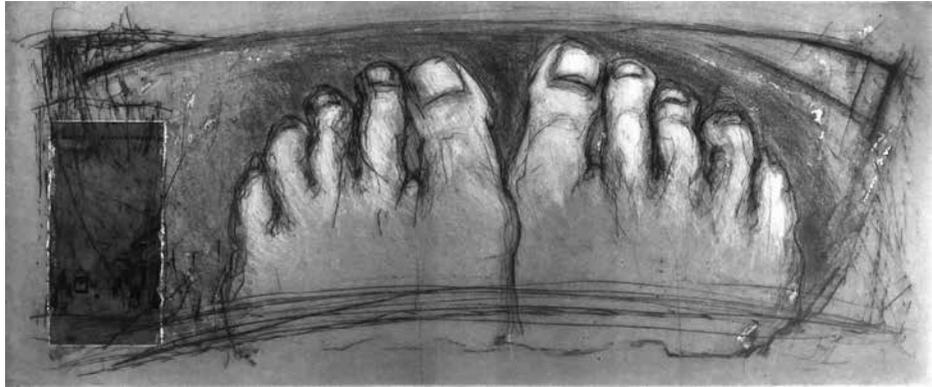
Sans doute la plupart ignorent  
Que j'ai su si bien les aimer

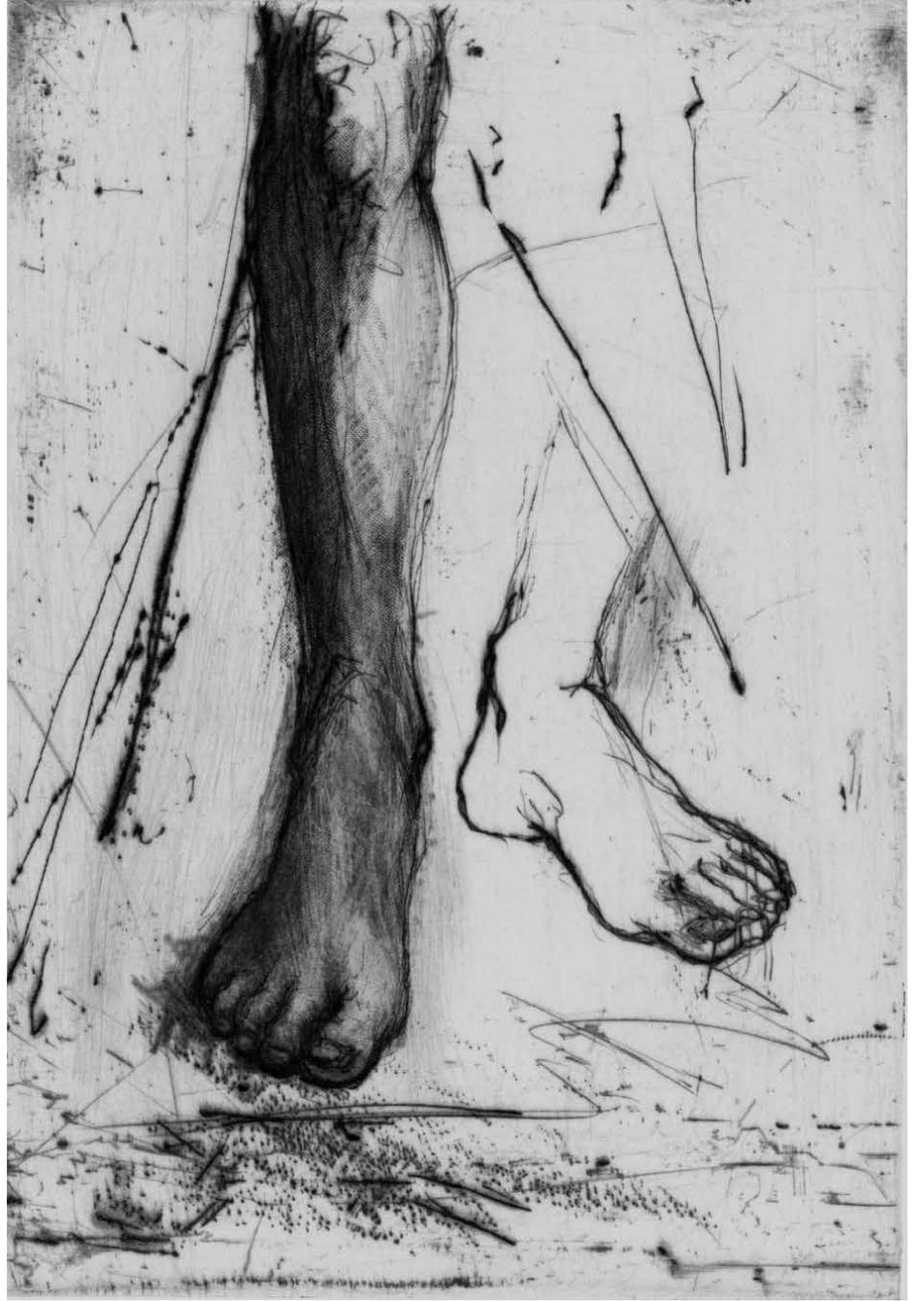
---

*Lambeaux d'un Llanto* sont extraits du "Llanto de dos amores rotos" dans  
*Partitas pour violon seul.*



Catherine Keun / *Un pied après l'autre*









Julie Buisson / *La baignoire*

Elle s'approche

Elle s'approche tenant serré contre sa peau de paille  
fraîche un air fruit échaudé,  
sur la pointe des pieds,  
jusqu'à la fenêtre.

Dehors, des bris de vent tiède secouent les feuilles du  
bouleau.  
Des bris de lumière jonchent le carrelage blanc,  
dedans.  
Elle marche sur les bris, elle marche sur les lignes, sur  
la pointe des pieds, une habitude, elle a oublié.

L'ombre est plus nette dans le coin sous la fenêtre  
de la salle de bain.

Elle promène sa main le long des jointures, de ses  
épaules et genoux ; ses doigts maltraitent le papier –  
que fait-il là aussi. Un doigt sur les quadrillages, sur  
les bords,  
coupe – goutte  
Où est la tache  
Claire  
La tête en bas,

crier d'une voix,  
dans le creux de la baignoire  
d'une voix, de doute sa voix,  
comme cela résonnerait !

Claire s'appuie contre le rebord par envie de regarder  
dehors :  
le bouleau, ses feuilles dansantes ; sans penser.  
Elle s'apprête à se doucher, elle n'est pas prête.  
Par la fenêtre elle devine la pluie d'été, bruine,  
gouttelettes sur la vitre. Crachin, les gouttes picotent  
le verre.

Bras tendus, elle ouvre le robinet, l'eau sort du  
pommeau en fontaine, l'éclabousse.  
Eau fraîche, paumes chaudes, sueur aux commissures,  
carrelage froid.

Fin d'après-midi d'été.

Il faut se déshabiller à présent, retirer ces tissus de  
coton blanc qui l'enrobent, à peine ; c'est un début.  
Elle tire un peu dessus, découvre sa peau, la recouvre,  
tire ailleurs, replace, flemme.

Son nez trouve son épaule, l'odeur de sa peau ; ses  
cheveux en broussaille s'ébrouent, la chatouillent.  
Savonner plis, masses, entournures, racines ; faire  
mousser, bien rincer, tout un programme.  
Arrimée au bord glissant de la baignoire, le clapotis de

l'eau l'apaise, l'appelle telle qu'elle est : terrain de bataille traversé d'un réseau de veines, cicatrices claires, points sombres, taches, amas de poils, colline molles, reliefs secs, rassemblés en un morceau articulé.

À un moment, il faudra y entrer. Mais jambes et bras ne font pas bloc, ils s'arrangent, sans se crispier, sans se déboîter.

Assise sur les fesses, lentement elle dépose son dos sur le sol carrelé juste à côté du tapis épais, pendant que ses pieds grimpent sur le rebord.

Les pieds pourraient avoir une vie à part, mais nul le ne souhaite, ne leur souhaite.

Son sang monte et descend des orteils grappes de raisin boudins à la tête qu'elle vient de déplacer sur le tapis turquoise.

Cime du bouleau blanc dans le vent.

La pluie d'été, pluie de rien du tout a déjà cessé et séché, restent de minuscules ronds de poussières, sables et pollutions rassemblés par les gouttes.

Claire a un peu écrit. Feuilles de papier éparpillées à terre, lignes gondolées, ponctuées de mots dilués et de gouttes sèches, elles aussi.

Il est temps que je me jette à l'eau, se dit-elle enfin.  
Les orteils dominant tout le territoire de la baignoire, il

n'y a que savon et shampoing dont la hauteur ne fait pas de rival, mais ils sont inertes alors cela ne compte pas.

Tout à coup ça y est, les hauts pieds trop ronds reviennent au sol et le tronc se redresse non sans prendre appui. Son menton arrive posé sur le rebord comme un chien à la tête trop lourde.  
De la main elle scrute l'émail blanc. Elle cherche le lisse, glisse le long de la paroi de glace, ses doigts sentent la pellicule terne du dépôt calcaire et savonneux. Autour de la bonde, c'est un reste d'écume de savon qui attire son attention. Elle en profite pour retirer les amas de cheveux gluants agglutinés ; l'eau peut à nouveau filer.

Cette fois, c'est bon, Claire est prête à prendre son bain. Elle se lève et jette son léger dessus de coton et sa culotte sur le tabouret. Se rassied par terre, elle n'est pas pressée. Son corps contre le bord de la baignoire s'imprègne du froid, légère chair de poule.

Elle étend les bras sous le jet du pommeau, ça pleuvine sur ses mains qui en redemandent. Elles forment une coupelle et lui amènent l'eau aux lèvres, qui l'aspirent dans un bruissement mouillé.

La fraîcheur lui fait du bien mais une seconde peau lui manque déjà, en un geste elle se faufile à nouveau dans le débardeur.  
Envoyer une jambe puis l'autre dans le gouffre émaillé,

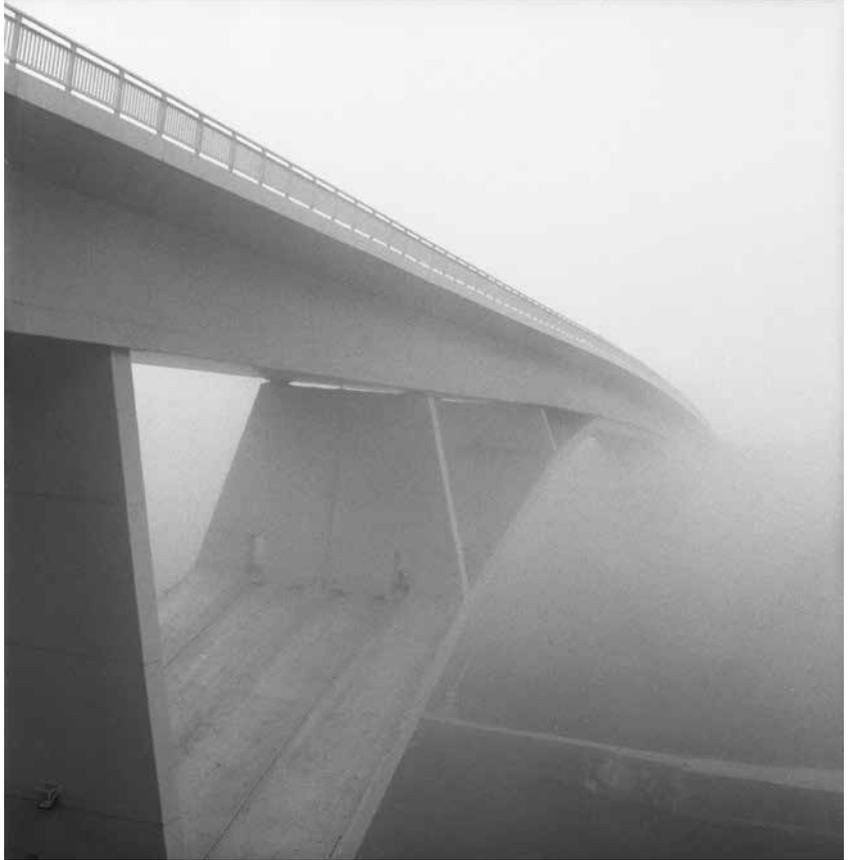
y basculer de tout ses membres, c'est fait. Sous la pluie de la douche le tissu s'imprègne de froid. Claire bouche la baignoire et se laisse bercer par le clapotis de l'eau. Le tissu trempé se réchauffe au contact de sa peau. L'eau monte doucement. Elle est bien, chantonne, observe ses pieds, ses genoux secs, fait des petites vagues avec les mains ; les escargots, limaces, grenouilles, glissent, collent, sautent, se cachent, bullent et clapotent, brillent de joie. Ils s'éclaboussent, mais attention à ne pas s'écraser.

Elle rit,  
ils rient de la confusion des corps, des peaux, des chants.



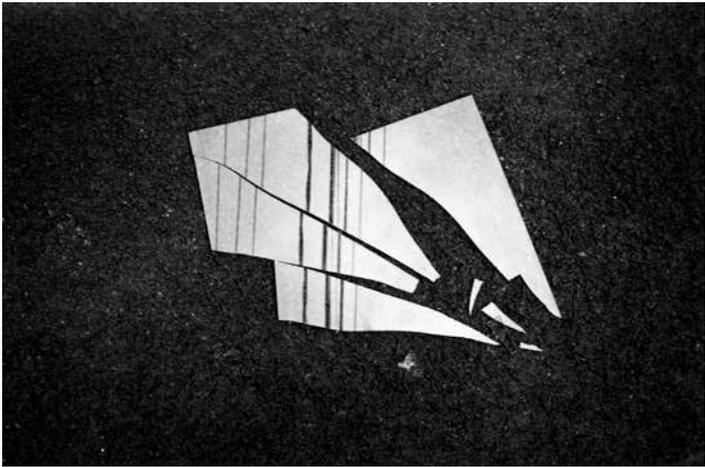


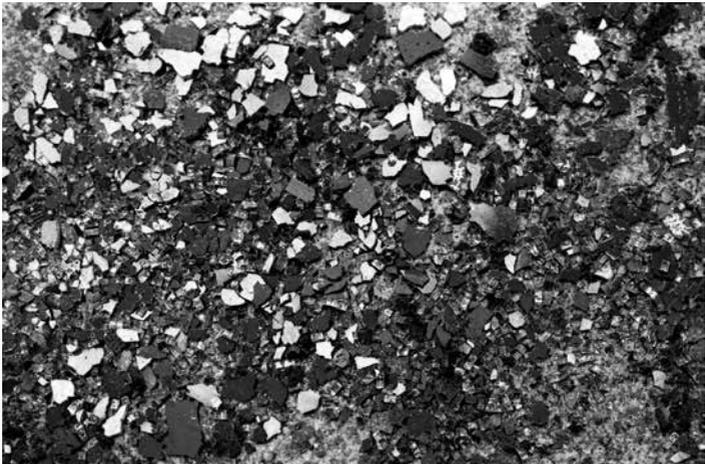
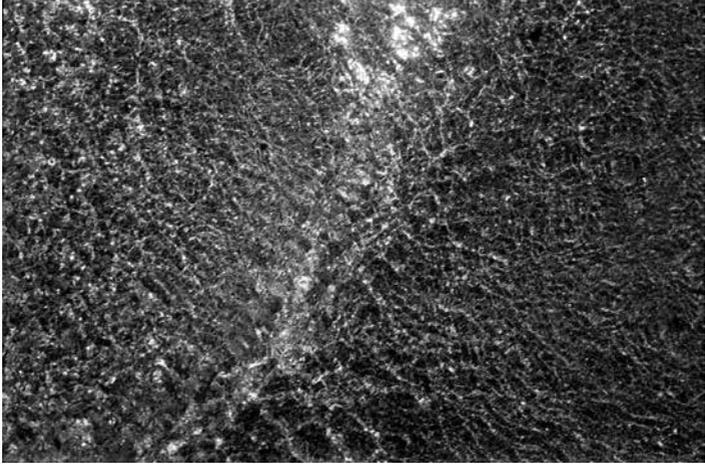
Frédéric Netter / *L'entonnoir, galurin biscornu*















*Le fait que le bouquet d'arbres n'ait pas réellement de nom et non pas le fait que je le vois de ma fenêtre, en cette fin d'après-midi, barbouillage contre le ciel impavide de l'automne naissant, tache qui avance peu à peu sur cette page et la couvre de lettres qui simultanément le décrivent et l'occulent – ce fait même qu'il n'ait pas de nom et qu'il puisse en avoir jamais, c'est là ce qui me pousse à en parler.*

Octavio Paz, *Le singe grammairien*, 1972

## Tenir salon, y tenir.

Lors du 33ème Salon de la Revue qui s'est tenu en octobre 2023, à la Halle des Blancs-manteaux, à Paris, nous apprenions, consternés, que cet évènement national et unique dans son genre était menacé à plus ou moins long terme de disparition, par une diminution drastique de la subvention qu'accordait jusque là le CNL (Centre National du Livre) à l'association Ent'revues. Cette association créée en 1986, œuvre au soutien, à la valorisation et à la mémoire des revues, pan essentiel de l'édition vivante et de son histoire. Les raisons de cette coupe sombre sont obscures et certainement mal fondées.

Il est on ne peut plus étrange qu'un organisme censé soutenir l'édition soit devenu à ce point frileux qu'il ne considère pas utile de favoriser l'existence d'un Salon spécialement dédié aux revues, alors même que, par ailleurs, il alloue pour plusieurs d'entre elles les moyens financiers nécessaires à leur création. Drôle de paradoxe, qui très certainement recouvre une intention encore plus maligne.

La disparition annoncée (ou programmée ?) d'un tel évènement serait préjudiciable non seulement à l'économie du livre dans son ensemble, dont les revues sont depuis toujours des vecteurs essentiels au développement, mais aussi à une lucidité intellectuelle sans cesse en mouvement, propre à stimuler et affermir les liens d'une communauté culturelle et de l'identité d'une langue représentées par tous ses territoires et bien davantage encore, et enfin marquerait un terme au rayonnement de la capitale qui, pour l'instant, en est le foyer, sinon le creuset.

Les deux termes qui composent le titre de cet évènement qu'est Le Salon de la Revue, conçu, préparé et conduit par l'équipe de l'association Ent'revues, méritent peut-être ici d'être précisés. Tout d'abord, le terme de revue désigne au moins deux idées principales ; l'une, qui touche particulièrement à l'édition, distingue la publication périodique qu'est la « revue » du « journal », du « magazine », de la « gazette » en appuyant sa spécificité : une « revue » présente un « bilan d'une période écoulée dans un domaine particulier »\*. En d'autres termes, une revue, quel que soit le domaine auquel elle s'intéresse, est le lieu d'accueil de la pensée et de la création, qui permet le pas de côté, la prise de recul. L'autre idée contient la notion suivante : le « fait de se revoir, de se rencontrer

à nouveau. », ce qui sied précisément au sens de la fonction du second terme qu'est ce fameux Salon. Car si le terme de Salon, associé à une catégorie d'industrie ou de profession particulière (automobile, agriculture, antiquaire...), évoque l'idée d'un Marché, celui de la Revue, qui nous intéresse ici, relève davantage d'un lieu (unique par son ampleur) où aiment à se réunir, une fois par an, des passionnés, traitant de domaines aussi variés que la littérature, l'histoire de l'art, le cinéma, les sciences, l'anthropologie, la sociologie... et dans des rubriques spécialisées aussi rares que nécessaires ; un lieu où, venant de toutes les régions de France ou même de l'étranger (Belgique, Canada, Haïti...), ils échangent, partagent, comparent leurs expériences, rencontrent des auteurs qui, eux-même, peuvent découvrir les multiplicités qui façonnent la culture et la pensée : ils « tiennent salon ».

Pour exister, le Salon de la Revue repose sur l'ensemble des activités menées, tout au long de l'année, par l'association Ent'revues, association unique au monde et, faut-il le mentionner, « à but non lucratif » : son site internet constamment mis à jour recense et chronique toutes les revues francophones. Sa semestrielle « revue des revues » publie des études historiques, des portraits de revuistes, des études sur la situation et l'évolution actuelle des revues. Son accueil et ses conseils bienveillants ont permis à nombre de jeunes revues de voir le jour. Et, paradoxe de la menace actuelle de baisse de sa subvention, Ent'revues a souvent été sollicitée par les pouvoirs publics pour son expertise, organisant notamment de nombreux colloques.

Alors certes, asphyxier Ent'revues n'empêchera pas les revues de continuer à se faire, avec ou sans aide officielle, parce que ceux qui les réalisent croient dans l'intérêt renouvelé du partage, de l'expérimentation, de la synergie que permettent ces supports et que favorise le Salon de la Revue. Mais sera-t-il encore possible à l'avenir de continuer à découvrir en un seul média et un seul lieu un tel panorama de ces nombreuses publications ? Existera-t-il encore les conditions d'accueil nécessaires permettant de rencontrer des lecteurs toujours plus curieux d'encourager les jeunes auteurs et de guider les nouveaux venus ? Où, comment et avec qui sera-t-il possible de tenir Salon ?

Les collaborateurs de *margelles*

\*- définition du CNTRL

**Serge Airoidi** vit à Dax. Il est l'auteur de nombreux livres (romans, nouvelles, récits, formes théâtrales, poésie, traduction) et collabore à plusieurs revues. En 2017, *Rose Hanoi* (Arléa) a reçu le Prix Henri de Régnier de l'Académie française. En 2021, *Si maintenant j'oublie mon île* (L'Anti-lope) était en sélection pour le Prix Wepler. Il vient de publier *L'Épreuve* (Inculte, 2023)

**Nicole Bouharmont**. Peintre graveur, née à Lille en 1941. Histoire de l'art et muséologie à l'École du Louvre de 1965 à 1968. Commence la gravure en 1979 avec le groupe ADEMI et Yves Marie Heudes. Depuis 2000, se consacre principalement à la gravure à l'atelier d'Isabelle Munier. Vit et travaille à Paris, privilégie le support papier : pastel, aquarelle, gravure. Laureate du Prix Kiyoshi Hasegawa en 2019.

**Clémentine Brandibas**, née en 1989 à Toulouse, obtient son DMA (diplôme des métiers d'art) textile spécialité broderie à l'école Duperré en 2011. Elle vit et exerce actuellement à Hostens, dans la région bordelaise. Dans sa pratique, la broderie s'est révélée le médium lui permettant d'exprimer le plus justement ce mouvement vivant de la nature en matérialisant la notion de croissance lente, fragile et précieuse. L'artiste crée ainsi des micro paysages d'inspirations organiques ; le format et la composition de ses œuvres évoquent souvent le point de vue d'un observateur omniscient survolant des reliefs lointains, inaccessibles, tout en détaillant l'anatomie moléculaire de cette même matière paysage.

**Catherine Keun**. Née à Courbevoie en 1958. Diplômée de l'École Nationale Supérieure des Beaux Arts de Paris, enseigne à L'ELMAD Auguste Renoir. Elle vit et travaille à Paris, et expose régulièrement tant en France qu'à l'étranger (Finlande, Italie, Belgique, Luxembourg, Brésil, Croatie...). La gravure en taille-douce est son principal médium d'expression. Son travail oscille entre deux pôles, l'un réclamant de se poser et de prendre son temps, l'autre cherchant à capter une attention immédiate. Ces axes se lient pour questionner notre rapport au monde et notre humanité.

**Stéphanie Paulus** est née en 1979 au grand-duché de Luxembourg et vit depuis l'âge de 2 ans à Bruxelles. Formée à l'ERG en arts plastiques, elle partage son temps entre une pratique du dessin (narratif ou non), et un travail en tant qu'artiste animatrice, en psychiatrie adulte. [www.instagram.com/steph\\_paulus/](http://www.instagram.com/steph_paulus/) & <https://grandpapier.org/stephanie-paulus/>

**Adèle Nègre** vit en Franche-Comté, écrit et photographie. Elle a collaboré à quelques revues dont «Babel Heureuse» n°1 et n°3, «17secondes», «Ce qui reste», «margelles», «L'étrangère». Elle a également publié *Résolu par le feu* (2018), *Hortus conclusus* (2020). *Un seul poème* (2020) chez Bruno Guattari Éditeur. Sont également parus chez le même éditeur trois cahiers de ses photographies, *Observations*, *Interférences* (2021) et *Métamorphoses* (2023) ainsi qu'un album numérique, *Pas de côté* (< le trombone >, 2023).

**Olivier Barbarant** a reçu en 2019 le prix Apollinaire pour *Un grand instant* (Champ Vallon). Derniers ouvrages parus : *Odes dérisoires et autres poèmes* (poésie/Gallimard), *Séculaires* (Gallimard), *De olivarte nunca* (éditions Les Ventemiers).

**Jean-Paul Michel**. Né en 1948. Auteur de nombreux ouvrages dont son dernier livre publié est *Défends-toi, beauté violente !* suivi de *Le plus réel est ce hasard, ce feu*, Collection Poésie/Gallimard. Vient également de paraître : *Au tant de voles espérées possibles d'une sortie de la stupeur*, William Blake and Co. Edit.

**Isabelle Sancy** est née en 1967 et vit dans le Gers. Elle a contribué aux revues «ARPA» (2017-2019), «margelles», «Contre-allées» (2020). Un premier recueil de poésie, *Paraisons* (2020) ainsi qu'un roman *Rire au ciel* (2022) ont été publiés chez Bruno Guattari Éditeur. Un prochain recueil, *Dans cette brèche*, paraîtra en décembre 2023 chez le même éditeur.

**Philippe Agostini**, né en 1964. Peintre. A collaboré à plusieurs revues tant par ses images que par ses écrits. Depuis 2016, a co-réalisé plus d'une centaine de Livres Pauvres et quelques livres d'artiste. Il est responsable artistique chez Bruno Guattari. Éditeur depuis sa création.

**Julie Buisson**, auteure et plasticienne, vit et travaille à Bruxelles où elle anime des ateliers d'expressions artistiques. Elle a publié *Aube tracasse* chez Bruno Guattari Éditeur (2020) et a également participé à plusieurs numéros de la revue «margelles».

**Frédéric Netter**. Né en 1976 et vit en Gironde. Il photographie la plupart du temps en noir et blanc et aime que les images se mêlent de musique et poésie. Il a participé, en photos, à plusieurs disques du label musical Ayler Records, aux revues «Les cahiers du moulin» autour de la poésie de Arnel Guerné et «margelles» (n°7).



### Commander / Consulter

Les numéros imprimés de *margelles* – à l'exception de ceux déjà épuisés – sont disponibles à l'achat sur le site de la maison d'édition. Les versions numériques sont en téléchargement gratuit.

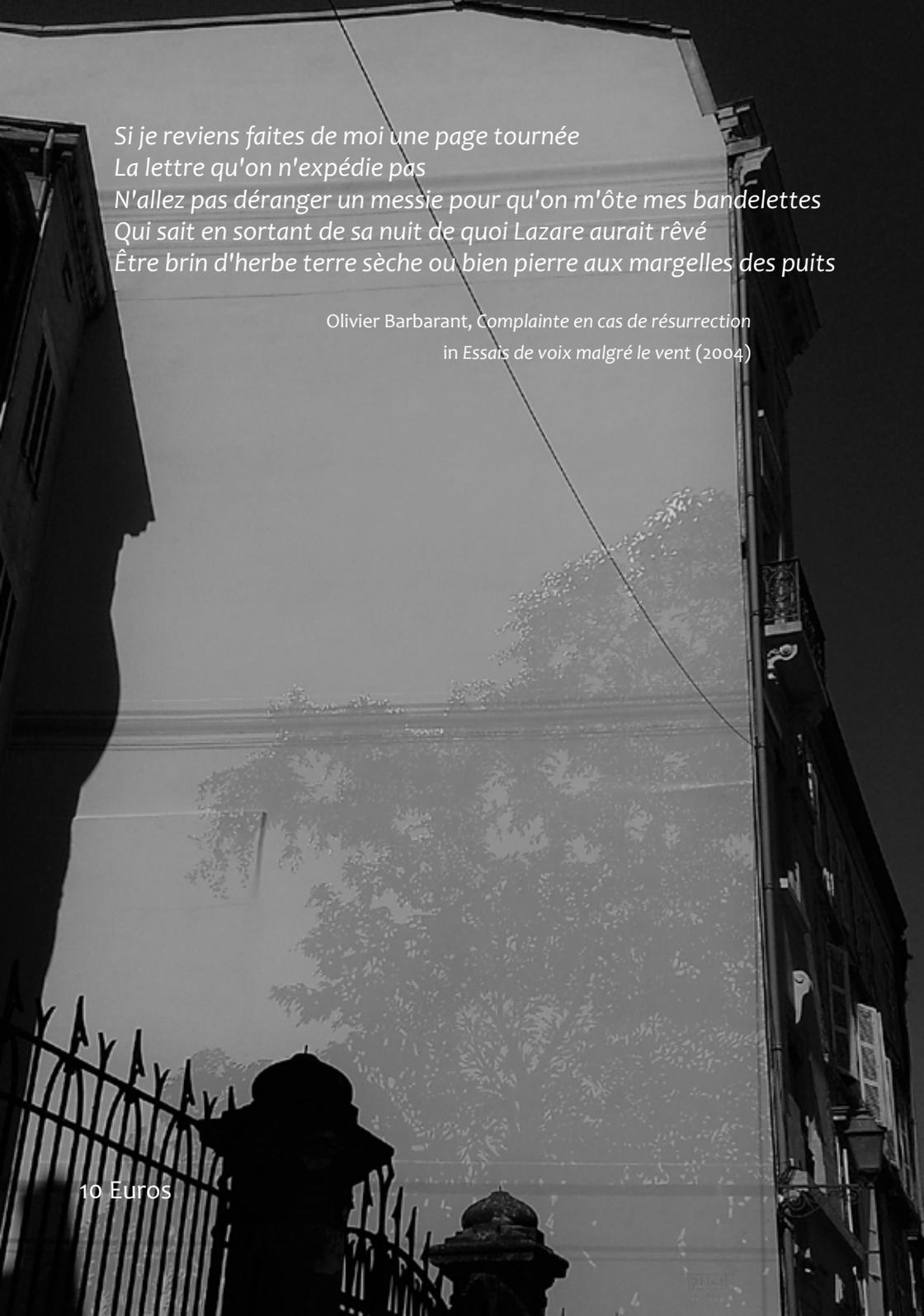
### S'abonner

L'abonnement comprend 4 numéros de *margelles* que vous recevrez au fil des livraisons saisonnières. Les abonnés recevront gratuitement, dès le premier envoi, l'un des numéros précédents encore présents dans notre catalogue ou l'un de nos cahiers [appareil]

**Pour 1 an / 4 numéros > 36 Euros, franco de port**

Vous pouvez commander ou vous abonner à *margelles*

- sur notre site (règlement sécurisé par C.B.)  
> [www.brunoguattariediteur.fr](http://www.brunoguattariediteur.fr)
- par courriel, en précisant la formule souhaitée ainsi que vos coordonnées postales pour l'expédition (règlement par chèque).  
> [brunoguattariediteur@gmail.com](mailto:brunoguattariediteur@gmail.com)



*Si je reviens faites de moi une page tournée  
La lettre qu'on n'expédie pas  
N'allez pas déranger un messie pour qu'on m'ôte mes bandelettes  
Qui sait en sortant de sa nuit de quoi Lazare aurait rêvé  
Être brin d'herbe terre sèche ou bien pierre aux margelles des puits*

Olivier Barbarant, *Complainte en cas de résurrection*  
in *Essais de voix malgré le vent* (2004)

10 Euros